

◆ LE DEVOIR ◆



Cinéma Page B3
Musique Page B5
Livres Page B10
Agenda culturel Page B14
Arts visuels Page B15

Festival Orford

Dernière heure

Le rideau tombe ce soir et les organisateurs crient au succès

MARIE LAURIER
LE DEVOIR

Le rideau tombera cette fin de semaine sur l'édition 1993 du Festival Orford qui rendait hommage à Schubert et à Schumann, ce que le public a semblé fort apprécier, à en juger par une augmentation sensible de l'assistance aux 28 concerts, soit 25% à 35% de plus que l'année dernière. Le dernier à lieu ce soir avec le Quatuor Vermeer et le pianiste Menahem Pressler.

Le camp musical a également accueilli 235 stagiaires, le plus fort contingent depuis des lustres, au point de devoir loger les étudiants hors campus. Le Centre d'Arts Orford est aussi une école de formation et de perfectionnement pour les instrumentistes qui pouvaient s'inscrire pour la première fois cet été à des classes de cuivres.

La directrice artistique Agnès Grossmann et le président du Conseil d'administration, Jean Houde se disaient hier enchantés et surtout encouragés d'avoir vu les salles remplies à leur quasi pleine capacité, soit entre 75% et 80%. La première attribue ce succès à la qualité des artistes invités et le second à la compétence de Mme Grossmann qui depuis 1989 a donné au festival un nouveau souffle. Ainsi a-t-elle eu l'idée de présenter cet été cette fameuse série de six concerts de musique de chambre d'organistes des grandes cathédrales de France. «Cette innovation n'a peut-être pas attiré autant de personnes que les concerts plus traditionnels, mais elle s'inscrit dans l'objectif que je poursuis de faire découvrir des répertoires de musique de chambre», précise Mme Grossmann. Pour Jean Houde, cette formule aura un rayonnement international: «Radio-Canada a enregistré les six concerts et les radios francophones les ont achetés pour les diffuser dans leur pays respectif, soit la France, la Suisse et la Belgique.»

Pour Agnès Grossmann, le jumelage de l'enseignement dispensé par des professeurs de haut calibre et de leur participation active aux concerts et différentes manifestations sur le campus contribue à la réputation d'excellence du Centre Orford. «L'idée également de consacrer une saison presque exclusivement à des compositeurs comme Schubert et Schumann lui apparaît heureuse, car elle a été fort appréciée par tous les mélomanes. À cet égard, Jean Houde nous fait remarquer que les repas champêtres du dimanche autrefois accompagnés d'airs plus légers ou populaires le sont maintenant par de la musique classique, un changement initié par Agnès Grossmann et qui obtient la faveur du public, des étudiants et des professeurs.

Plusieurs concerts ont fait salle comble dans la salle Gilles Lefebvre qui peut accueillir 600 personnes. Ce fut le cas notamment du Trio Beaux-Arts, du Quatuor Colorado, de l'Orchestre Métropolitain et de l'Ensemble Métropolitain et ce soir le Vermeer joue à guichet fermé.

Mme Grossmann parle également du récital du baryton français François Le Roux et de la participation des Petits Chanteurs du Mont-Royal. «Le volet de l'art vocal m'intéresse au plus haut point et j'entends l'accentuer en organisant peut-être bien la saison prochain une Schubertsia, du même esprit que ce festival qui porte ce nom en Autriche.»

Avec un budget d'opération de

VOIR PAGE B-2: ORFORD



QUI
FAIT
CHANTER
QUOI?

Dans
le milieu
des arts, les
relationnistes,
en majorité
des femmes,
agissent dans
l'ombre des
vedettes qu'elles
chouchoutent et
des journalistes
qu'elles sollicitent.
Manipulent-elles
la nouvelle,
influencent-elles
les décisions?
Allons donc,
bien sûr que
non...

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Quand un journaliste entend le mot relationniste il sert son stylo dans sa poche revolver. Souvent, pour lui comme pour sa consœur, le relationniste est un harceleur de première classe, un manipulateur retord et filou, toujours prêt à mettre des bâtons dans les roues de sa belle machine à diffuser l'information.

Comme disait le romancier Stig Dagerman, le journalisme est «l'art d'arriver en retard, mais le plus tôt possible.» Du point de vue du journaliste, les spécialistes des relations publiques cherchent plutôt à devancer la «vérité» (ou ce qui en tient lieu), et le plus vite le mieux. Ou au moins à en imposer une en particulier, la vérité de l'entreprise, du ministère, bref, de l'employeur du relationniste.

Mais qu'en est-il dans le milieu des arts? Milieu mou par excellence, où l'idée même de vérité jette l'effroi. Milieu cool où les sujets s'imposent d'eux-mêmes, se défendent tout seuls.

Au début de l'été, avant que le Québec tout entier ne soit inondé jusqu'à plus soif par les festivals, les expositions et les événements culturels (ou ce qui en tient lieu), LE DEVOIR en a réuni quatre pour parler de leur métier.

Quatre filles en fait, des jeunes femmes qui se sont pointées au resto entre deux rendez-vous, l'agenda déjà maculé de réunions pour ci et de lancements pour ça, téléphones cellulaires sur la table. Des filles énergiques et dynamiques qui, à moins de trente ans, gèrent des budgets de plusieurs dizaines, voire des centaines de milliers de dollars, dirigent des équipes de cinq ou six employés.

Un petit côté mère-poule

«C'est un métier de femmes», confirme Brigitte Chabot, qui travaille surtout dans le milieu du cinéma, par exemple à la promotion d'Images du Futur ou au Festival des films du monde. «Parce qu'il faut des qualités plus traditionnellement accolées aux femmes, explique Chabot: le souci du détail, le goût des relations interperson-

nelles, un petit côté mère-poule qui nous amène à protéger les artistes dont on s'occupe.»

À Montréal, depuis quelques années, deux ou trois bureaux de promotion (dont les agences de Danielle Papi-neau-Couture et Francine Chaloux) sont devenus des incontournables, des *musts* de la bizness du show. Quand elles offrent un poste de relationniste, ces agences dirigées par des femmes reçoivent vingt CV de filles pour un seul de gars.

Autrefois, la filière normale passaient par l'écriture: on avait été journaliste, puis, on avait «glissé» vers les relations publiques. On retrouve encore tout un tas d'anciens scribouillards dans le milieu des «PR», mais les entreprises ordinaires comme les industries culturelles exigent maintenant bien davantage que des rédacteurs de communiqués.

De plus en plus de recrues viennent donc des «sciences de la gestion», du marketing, des sacro-saintes communications évidemment, la science sociale de l'heure, tremplin par excellence de notre société bavarde.

«Je trouve le terme relationniste extrêmement réducteur, confie d'ailleurs Christine Létourneau, du Festival de Théâtre des Amériques. Le mot donne l'impression qu'on met les gens en relations alors que notre travail va beaucoup plus loin.»

Jusqu'ou? En fait, jusqu'à la planification complète d'une «stratégie de promotion»: matériel publicitaire, marketing, entrevues, spectacles... Exit le temps pas si lointain où on travaillait à la mitaine, dans son sous-sol. Maintenant, la relationniste est une joueuse parmi d'autres dans un vaste projet de communication pour percer sur le marché des valeurs artistiques et culturelles.

Je te plogue, tu me plogues...

Les relationnistes du milieu culturel se perçoivent à part des autres. «En politique ou en économie, leur mandat, c'est de retenir l'information, dit Nathalie Courville, qui s'occupe de vedettes du groupe Spectrum comme

VOIR PAGE B-2: RELATIONNISTES

ILLUSTRATION THE NEW YORK TIMES

TOUS LES LUNDIS À 20 HEURES
Animateur: GASTON L'HEUREUX

16 AOÛT CINÉMA

Films de MIREILLE DANSEREAU, SUZANNE GUY,
ESTHER VALIQUETTE, DOROTHY TODD HÉNAULT

Chansons de FRANCE CASTEL ET GERMAINE DUGAS

Violaine Corradi, pianiste

Conception et mise en place Marie-Jan Seille, commanditée par les amie-s/mécènes du festival

5^e anniversaire du festival de TROIS 3

Calendrier

23 AOÛT
HOMMAGE
À Marguerite Duras
FRANÇOISE FAUCHER,
JEAN MARCHAND
commanditée par
Les Productions A.M.A.

Tous les lundis de juillet
et août à 20 heures:
Réservations: (514) 662-4442
Prix d'entrée: 13,50\$ taxes inc.



Lieu: Maison des Arts de Laval
1395, boul. de la Concorde ouest,
Laval

Autobus Laval Henri-Bourassa
#35, #40, #42

Renseignements: (514) 522-0946



I Musici

À l'assaut de l'Allemagne et de la Suisse

MARIE LAURIER
LE DEVOIR

Pour célébrer l'ouverture de son nouveau bureau à Frankfurt le 2 septembre prochain, Téléglobe Canada a invité l'orchestre I Musici de Montréal à donner un concert au Château de Schwarzenstein à Ruedesheim, situé à 39 kilomètres de Frankfurt.

I Musici qui jouait en Suisse l'automne dernier y retournera du 6 au 12 septembre. La tournée débutera par deux concerts au Festival Amadeus de Meinier les 6 et 8 septembre, au domaine de Touvière à quelques kilomètres de Genève. L'ensemble y donnera également en matinée deux concerts pour jeune public.

Le 10 septembre, à Lausanne, I Musici inaugurera la saison 1993-1994 de l'Association des concerts de Montbenon à la salle Paderewski. Le 11, il sera au Château de Vuipens et le soir même il ouvrira la saison des Jeunesses musicales de Suisse à Bulle.

Enfin, I Musici jouera à la Kirche Seon où la maison de disques Philips y fait régulièrement des enregistrements.

Par ailleurs, I Musici vient de terminer l'enregistrement de trois autres disques pour la maisons Chandos de Londres. Les sessions ont eu lieu à l'église de La Nativité à La Prairie la semaine dernière.

Le programme de chacun de ces disques est le suivant: Ein musikalischer Spass K. 522 de Mozart, le «Carnaval des animaux» et «Wedding Cake» de Saint-Saëns avec les pianistes solistes David Owen Norris et Gregory Chavardian. Une édition avec le texte de Francis Blanche sera réalisée pour le Québec et le narrateur sera Marc-André Coallier.

Le 2e disque comprend 24 berceuses écrites par des compositeurs tels que Brahms, Schubert, Fauré, Dvorak, Tchaïkovski, Menotti, Barber, Vaughan Williams, etc. Le soprano Nadia Pelle sera la soliste et ce sera la troisième fois qu'elle participe à un enregistrement d'I Musici.

Pour le 3e disque, l'Ensemble Répétition de Montréal se joindra à I Musici pour l'enregistrement du ballet de Rodion Shchedrin écrit pour cordes et percussions d'après l'œuvre de Bizet. De Shchedrin également, l'orchestre enregistrera une œuvre inédite: «Staline Cocktail» pour cordes et clavecin et deux pièces pour piano, dans une transcription pour cordes et percussions de Yuli Turowsky: «Humoresque» et «Dans le style» de Albeniz. «La Oracion del Torero op. 34» (La Prière du Torero) de Turina pour orchestre à cordes complète le disque.

THÉÂTRE

Un ange passe, mais le sida reste

Personne n'ose critiquer une pièce «politically correct»
(même si elle mérite d'être sérieusement rabrouée)

MAURICE TOURIGNY
CORRESPONDANT À NEW YORK

Je n'aurais rien écrit sur *Angels in America*, la pièce de Tony Kushner au Théâtre Walter Kerr sur Broadway, si ce n'avait été de l'explicite et unanime réaction de la presse. On a qualifié *Millennium Approaches*, cette première partie de *Angels* (un texte de près de huit heures de Kushner), de «chef-d'œuvre», de «Meilleure pièce américaine des 40 dernières années», «d'audacieuse épopée», de «réinvention du théâtre américain», etc.

Pas un commentaire défavorable!

Pas une critique exprimant des réserves!

Je déteste écrire sur des mauvais spectacles, mais cette fois-ci... le blabla moralisateur, les personnages aussi convainquants que ceux d'une réclame de McDonald, le ton jamais trouvé, l'émotion absente, l'humour de télé la plus abrutissante, la mise en scène inexistante de *Millennium Approaches* rendent incompréhensibles les éloges répétés. Il faut croire que le souci de «political correctness» muselle ces messieurs-dames de la critique: impossible en 1993 de trouver défaut à un spectacle qui met en scène des homosexuels et qui traite de sida.

Le premier défaut de *Millennium Approaches* est de chercher son ton de la première à la dernière scène. L'auteur semble vouloir mettre la chance de son côté en écrivant trois heures et 20 minutes de scènes qui s'essaient à la farce, au drame, à l'allégorie, au réalisme, au kitsch, au moralisme, au mélodrame et à bien d'autres choses encore mais qui échouent dans chaque genre et style parce qu'elles ne sont jamais assez poussées, parce qu'elles ne demeurent qu'en surface. On peut demander aux spectateurs de s'ajuster constamment d'un ton à un autre si le cumul des styles l'amène quelque part, mais ici... pas de chance!

Kushner ne répugne pas à utiliser les plus grossiers clichés, d'abord dans son écriture des personnages; tous sont unidimensionnels et caricaturaux: le garçon gai, juif, rongé par la culpabilité... le Wasp malade dont on n'apprend rien sinon l'histoire de ses aïeux... le Noir travesti à qui il ne manque qu'un banjo et qu'un sac de cueilleur de coton... la jeune épouse yuppie avaleuse de valiums... l'avocat marié mais gai qui s'ignore... l'avocat gai en cachette, véreux et puissant... À ce groupe de poupées de carton, il faut ajouter quelques bouffons historiques et créatures accessoires, produits des hallucinations de Miss Valium ou des délires du sidéen. Aucune épaisseur, de trop rares accents de vérité; ces êtres se disent sans cesse, répètent ce que le spectateur saisit dès leurs pre-

mières entrées en scène.

A trop vouloir être compris, Kushner ne laisse aucune place au spectateur pour lequel tout est maché, épilé. Même dans les scènes d'hallucinations, l'auteur prend le soin de faire dire à un protagoniste qu'il s'agit bel et bien d'un rêve. Kushner, fais-nous davantage confiance! Montre-nous la vie plutôt que de nous dire quoi en penser!

L'humour de la pièce, comme le reste, est truffé de clichés. Clichés de l'humour juif: le rabbin qui interrompt le panégyrique durant un service funéraire pour se demander si le nom d'un petit-fils de la morte est bien un nom juif. Clichés de l'humour gai: le malade qui, sur son lit d'hôpital, imite Kate Hepburn et Tallulah Bankhead. Clichés, clichés, clichés, ou série de «one-liners», la ré-



PHOTO JOAN MARCUS
L'ange (Ellen McLaughlin) et Prior Walter (Stephen Spinella) dans la pièce de Tony Kushner, bourrée de clichés. «Non, vous ne m'aurez pas cher gros ange!» crie notre critique...

plique de trois ou quatre mots, grande dorce des scripteurs de «sitcoms» d'Hollywood.

Kushner prend soin d'extraire toute émotion de son texte à une ou deux scènes près (à moins qu'il ne soit incapable de la créer, tout simplement). En voulant toucher à tout, commenter le social, le politique, la justice, la religion, la folie, l'amour, la maladie, l'histoire, la pièce n'arrive pas à se centrer. On y discute de tout ou de rien, et les spectateurs en sortent les mains vides comme après un bulletin de nouvelles criard et coupé de publicité! Je l'ai dit, je le répète: *Millennium Approaches* tient de la mauvaise télévision.

D'équilibre fragile, la pièce se sert de procédés théâtraux familiers. Le plus fréquemment repris: le plateau divisé en deux scènes qui se chevauchent. Malheureusement, ce truc qui fait avancer certains spectacles, qui crée des parallèles forts, n'aboutit à rien ici; il sert tout juste à distraire les spectateurs, alors que des scènes beaucoup trop longues parviennent presque à l'endormir. Pire encore, quelques moments du spectacle sont embarrassants: une hallucination sur une banquise de l'Antarctique m'a gêné de maladresse.

Dans le domaine de l'embarrassant, le gros ange qui menace d'attérir, qui perd des plumes et dont on entend la voix et les mots pompeux remporte la palme. (Je ne pouvais m'empêcher de penser à la séance d'école de Juliette des esprits de Fellini). Lorsqu'à la scène finale cette grosse boule de Noël emplumée, mécanisée et battant de l'aile apparaît dans une orgie de musique grandiloquente, elle nous annonce que «le Messager est arrivé». C'est pas trop tôt, après trois heures et 20... Mais pour en savoir plus long sur le Messager, il faudra revenir au même théâtre, à la même heure, en octobre pour assister à la deuxième partie de *Angels in America*, subtilement intitulée *Perestroika*. Non, vous ne m'aurez pas, cher gros ange!

La production londonienne de ce désastre d'écriture a aussi connu du succès. La mise en scène britannique devait être supérieure à celle de George C. Wolfe, nouveau directeur du Joseph Papp Theatre, qui se contente de faire entrer et sortir ses acteurs mal dirigés et parfois insupportables de cabotage.

Si à sa décharge, Kushner invoque la qualité de choc de sa pièce sur le sida, il se trompe. Nul meilleur outil de choc que l'émotion. Kushner ne choque personne et il ne nous apprend rien sur l'intolérance, ni sur la politique. Quant au sida, il n'en montre ni la douleur, ni le désespoir et son portrait de la solitude et de l'abandon des affligés est perdu dans une interminable suite de sketches dont certains rappellent du mauvais Carol Burnett.

Millennium Approaches s'agit autour de ses sujets sans jamais s'y plonger. Ceux qui célèbrent cette pièce comme espoir du théâtre politique feraient mieux de retourner au *Normal Heart* de Larry Kramer.

LES CONCESSIONNAIRES **mazda** DU GRAND MONTRÉAL PRÉSENTENTDE
marcel
PAGNOLMISE EN SCÈNE
denise
FILIATRAULT

SUPPLÉMENTAIRES DU 24 AOÛT AU 4 SEPTEMBRE
BILLETS EN VENTE MAINTENANT

MARIUS
ET FANNY

avec
JEAN PETITCLERC MACHA LIMONCHIK ROGER JOUBERT FRANÇOIS CARTIER ARLETTE SANDERS
MARCEL GIRARD LÉNIE SCOFFÉ GEORGES CARRÈRE YVAN BENOIT FRANCIS BERGONZAT
décors ANDRÉ BARBE costumes FRANÇOIS BARBEAU éclairages CLAUDE ACCOLAS musique FRANÇOIS SASSEVILLE



RÉSERVATIONS: 790-1111 • RENSEIGNEMENTS: 849-4211

AU THÉÂTRE ST-DENIS 2 - 20H00

RELATIONNISTES

Où commence la manipulation?

SUITE DE LA PAGE B-1

Michel Rivard, Jean Leloup et Paul Piché. Nous, au contraire, on veut la voir circuler au maximum. On ouvre les portes, on sert de pont.

Et la tâche n'est pas facile. «Quand Marjo sort un disque, tout le monde veut l'avoir en primeur, dit Courville. Les émissions font des pressions, toute la presse veut la primeur pour la une.»

Si certains artistes sont devenus des PME, voire de grosses entreprises (Roch Voisine génère des dizaines de millions de revenus annuellement), la plupart des artistes québécois n'ont pas de fortune à dépenser en publicité. C'est là que le «PR» entre en scène. Un bon mot dans un journal, dix minutes de plogue à la télé valent leur pesant d'or promotionnel. Ad Lib (à TM) et maintenant Sonia Benezra (à TQS) sont des émissions construites pour ploguer à qui mieux mieux. C'est l'endroit où on se rend pour parler de sa nouvelle pièce, recevoir son disque d'or.

Mais où s'arrête la planification et où commence la manipulation? Pour les filles, il n'y a jamais de tordage de plumes de journalistes. «On propose, eux disposent», résume Caroline Jamet du Festival de Jazz.

La jeune femme travaille de plus en plus avec les médias

étrangers, la télé américaine notamment. «Aux États-Unis, on ne parle jamais aux journalistes: ils ont tous des fax et des répondeurs. Ici, il faut négocier avec les chefs de pupitre, appeler une, deux, trois fois. Mais quand c'est non, c'est non.»

Il y a deux ans, le -30-, «le magazine du journalisme québécois» a donné un autre son de cloche en consacrant sa «une» aux problèmes des relations avec les journalistes dans le milieu. Le sous-titre était éloquent: «Petits fours, liens incestueux et mises en demeure».

Les journalistes participants au numéro se plaignaient surtout de certaines pratiques insidieuses, du copinage malsain avec les vedettes, des voyages de presse tous frais payés, des lettres d'insultes à la queue leu leu, des trocs de couverture à faire frémir, du genre tu auras ma star si tu prends ma minette.

Ces reproches laissent les filles de glace. «Les journalistes, on les aime bien», reprennent-elles en cœur. Même si elles en voient aussi de toutes les couleurs dans les lancements, des faux journalistes prêts à tout, des vrais journalistes pique-assiettes. «J'ai même intercepté une journaliste qui se remplissait les poches de fromage!», se rappelle Caroline Jamet.



ILLUSTRATION THE NEW YORK TIMES

ORFORD

Un rayonnement international

SUITE DE LA PAGE B-1

1,1million\$ dont la moitié en revenus propres — concerts, école, location de salle, dîner bénéfice — Jean Houde qui en est à sa 10e année comme administrateur d'Orford assure qu'il parvient à atteindre un équilibre financier sans trop de douleur. Ce qui ne saurait empêcher la réalisation à plus ou moins brève échéance de certains travaux de rénovation et de rafraîchissement des bâtiments du centre, la construction aussi d'une résidence pour les professeurs. «Cela viendra en temps et lieu», commente Jean Houde, philosophe qui se réjouit incidemment de la mo-

dernisation du Domaine Forget. Mme Grossmann et M. Houde ne sont pas peu fiers de la nouvelle acquisition du Centre Orford, soit le piano ayant appartenu à John Newmark et qui donne l'occasion aux visiteurs d'apprendre ou de se rappeler sa mémoire et son exceptionnelle contribution à la vie musicale canadienne.

Le CA gère également un fonds de bourses d'études et il a distribué 55 000\$ à des stagiaires, des musiciens au talent prometteur et qui sans cette aide ne pourraient dans bien des cas poursuivre leurs études.

L'édition 1994 du Festival Orford aura lieu du 9 juillet au 15 août.

ARTS

CINÉMA



Andrew Knott, Heydon Prowse et Kate Maberly sont les vedettes de *The Secret Garden*, adapté du classique littéraire anglo-saxon du même nom.

PHOTO MURRAY CLOSE

Le bonheur consiste à cultiver son jardin

THE SECRET GARDEN

(Le Jardin Secret) D'Agnieszka Holland, avec Kate Maberly, Heydon Prowse, Andrew Knott, Maggie Smith, John Lynch, Laura Crossley. Scénario: Caroline Thompson d'après le roman de Frances Hodgson Burnett. Images: Roger Deakins. Direction artistique: Stuart Craig. Montage: Isabelle Lorente. Musique: Zbigniew Preisner. USA, 1993. 1h41. Version originale: Plaza Côte-des-Neiges, Eaton et Laval. Version française: Béri, Brossard, Versailles et Laval.

FRANCINE LAURENDEAU

Le préambule est délicieusement énigmatique. Dans une pose hiératique, une petite fille se fait habiller, à l'orientale, par trois servantes silencieuses. C'est que Mary est une jeune Anglaise qui vit aux Indes coloniales. Ses parents ont trop à faire pour s'occuper d'elle mais une *ayah* est jour et nuit au service de cette enfant solitaire, tyrannique et mal aimée. Or voilà qu'un tremblement de terre met fin au chapitre indien et que Mary se retrouve orpheline. Elle doit aller vivre chez son seul parent, un oncle qu'elle ne connaît pas et qui habite un vieux

manoir dans le nord-est de l'Angleterre. Mais Lord Craven, inconsolable depuis la mort de sa femme (sœur jumelle de la mère de Mary), est presque toujours absent et complètement neurasthénique. L'immense demeure est gérée par Mrs. Medlock, un cerbère. En plus, le paysage est rude et la saison froide.

Le dépaysement est complet et la vie n'est pas rose pour une fillette qui ne sait même pas se vêtir toute seule. Mais la gentillesse de Martha, une jeune domestique, aura peu à peu raison de sa mauvaise humeur. Et le château recèle des énigmes qui piquent la curiosité de Mary. Ainsi, d'où viennent les plaintes qu'elle croit entendre la nuit? Et quel est ce jardin perdu qui aurait été muré il y a dix ans, quand la jeune maîtresse du domaine est morte?

Déjouant la surveillance de la gouvernante, l'enfant soulève les lourdes et funèbres tapisseries, explore les escaliers dérobés et finit par trouver la chambre où vit, cloîtré, un garçon de son âge, Colin, le fils de Lord Craven. Un petit garçon souffreteux, infirme, angoissé, convaincu de sa mort prochaine. Son père le fait suivre par les meilleurs médecins mais ne vient jamais le voir lui-même, tant ses traits lui rappellent

ceux de sa bien-aimée disparue.

Les cousins développent une amitié à éclipses — ils ont tous deux tendance à être autoritaires et égoïstes parce que gâtés dès la petite enfance. Mais ils souffrent du même manque d'affection parentale. Clairvoyante, Mary va prendre les choses en mains. D'après elle, Colin n'est pas malade, c'est à force de rester couché qu'il est devenu faible et qu'il a perdu l'usage de ses jambes. Du plein air et de l'exercice, voilà ce qu'il lui faut. Evidemment que Mrs. Medlock et le médecin ne sont pas d'accord.

C'est le printemps

Mais la nature se prête aux projets de Mary. C'est le printemps. La lande s'éclaire et se réchauffe, les arbres bourgeonnent, les animaux s'ébattent. Et surtout, le jardin devient chaque jour plus beau. Ce jardin, c'est le secret que partagent Mary et Dickon, jeune frère de Martha. Quand Mary a trouvé la clé de la porte condamnée qu'elle a osé pousser pour découvrir un jardin assoupi depuis des années, elle n'a eu qu'une envie: le faire revivre. Et elle s'y emploie chaque jour avec l'aide de Dickon qui s'y connaît en plantes.

Les enfants seraient parfaitement

heureux s'ils n'étaient persécutés par la sévère Medlock qui les verrouille dans leurs chambres respectives à la moindre occasion. La solution serait de réussir à faire venir au château le lointain Lord Craven qui, constatant les progrès accomplis, se laisserait peut-être attendrir. Mais la gouvernante refuse de faire cet appel à son employeur; ce serait avouer son peu d'autorité sur les enfants confiés à ses soins. Je ne vous dis pas par quel tour Mary va réussir à infléchir cette histoire dans le bon sens. Même si vous avez lu le roman d'origine, vous ne sauriez le deviner car le scénario invente un retournement presque magique. J'avoue m'être méfiée de Frances Hodgson Burnett, la romancière adaptée ici à l'écran, dont le livre le plus célèbre, *Le Petit Lord Fauntleroy*, m'avait dans le temps profondément ennuyée. Mais quand j'ai rencontré Agnieszka Holland à l'occasion de la sortie montréalaise d'*Olivier*, Olivier et qu'elle m'a parlé de cet autre classique de la littérature anglo-saxonne qui avait enchanté son enfance polonaise, j'ai bien été forcée de lire *Le Jardin Secret* (Éditions Rouge et Or) et j'ai été autant charmée par cette enfant rebelle et autonome qu'agacée par le petit côté moralisateur de l'évolution du personnage de

Mary, au début du roman grincheuse et laide parce qu'elle est égoïste et malingre parce qu'elle est oisive. À la fin, la générosité, le travail et le grand air l'ont rendue jolie et c'est avec enthousiasme qu'elle dévore son porridge matinal...

Supérieur au roman

Eh bien je trouve là-dessus le film carrément supérieur au roman. La jeune Mary est du début à la fin jolie, volontaire et hardie. Et c'est elle qui mène le jeu, phénomène rare dans les films destinés aux jeunes ou les petits garçons ont généralement les seuls rôles actifs. Les actrices et les acteurs sont drôles ou émouvants mais jouent toujours en finesse, évitant la pantomime ou la caricature. Même Mrs. Medlock, pour antipathique qu'elle soit, demeure crédible et humaine. C'est superbement filmé. Même si le film bat pavillon américain, le tournage a eu lieu dans les landes du Yorkshire, le pays de Tess et des *Soeurs Brontë*. Et la distri-

bution est authentiquement *British*. Certains esprits chagrins ironiseront sans doute devant la description idyllique de la campagne anglaise où, le printemps venu, courent en un joyeux désordre écureuils, agnelets, oies, lapins et canards, au grand plaisir des jeunes spectateurs. Et puis on peut bien rêver d'un paradis perdu. La caméra est légère et vive, se faufilant à travers les branches pour nous faire pénétrer dans les profondeurs du mystérieux jardin, l'âme de ce film à la fois drôle, émouvant et revigorant qui plaira très certainement aux jeunes à condition qu'on les y amène (ils ne vous le demandront pas, ne connaissant ni Kate Maberly ni Agnieszka Holland) et qu'on leur présente une version accessible (je suggérerais fortement la française, à moins que vos chers petits comprennent parfaitement l'anglais). Je pense que ces images alimenteront longtemps leur imagination. Parents, à vous de jouer. Vous ne le regretterez pas.

Descente aux enfers

BAD LIEUTENANT

Réal: Abel Ferrara. Scénario: Zoe Lund et Abel Ferrara. Avec Harvey Keitel, Victor Argo, Paul Calderone, Leonard Thomas, Robin Burrows. Image: Ken Kelsch. Musique: Joe Delia. En v.o. anglaise au cinéma du Centre Eaton. En v. française au cinéma Parisien.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Parfois, on détourne le regard, devant l'insoutenable descente aux enfers qui s'étale devant nos yeux.

Il y a des ripoux dans tous les pays du monde. Mais à New York, ville où le crime fleurit dans la gloire et l'ostentation, le spectacle d'un policier corrompu s'avère particulièrement édifiant. Surtout quand il est incarné par l'extraordinaire Harvey Keitel, acteur dont la concentration, la force intérieure, la silhouette massive et inquiétante traduit mieux que quiconque l'image qu'on peut se faire du mal quand il est emmêlé de douleur. Ce personnage à la Heatcliff, portant le poids de l'indignité sur ses épaules, c'est dans un film chaotique, un peu maladroit, mais parfois criant de vérité jusqu'au malaise, qu'il nous rejoint aujourd'hui.

Avec *Bad Lieutenant*, Abel Ferrara signe une oeuvre d'auteur. On doit le préciser, puisque ce cinéaste inégal se promène d'un style à l'autre, passant d'une facture intimiste à des films commerciaux, mais toujours attiré par le crime et l'horreur; comme en témoignaient *King of New York* et *Body Snatchers*. Ici, le thème est joué de façon plus personnelle, plus poignante.

Bad Lieutenant, c'est l'histoire hautement immorale d'un flic de Manhattan qui carbure à l'abus de pouvoir, en sommant comme un navire perdu dans les abus qu'il est supposé dénoncer. Personnage de hors la loi solitaire, ce policier dont on ignorera jusqu'au bout l'identité et le passé est un homme perdu qui erre sans boussole, sans morale, sans même le rêve d'un hypothétique bonheur. La moitié du temps il est complètement ivre ou «stone», porté sur la bouteille et la poudre blanche. On le suit dans les escaliers verrouillés où il achète sa dope, en réclamant des voisins la tranquillité à laquelle a droit un policier dans l'exercice de ses fonctions. Qu'il arrête quelqu'un ou qu'il décide de le laisser aller en échange de paiement en nature, du genre abuser sexuellement en des scènes d'un

sordide infini des petites jeunes filles qui se sont enfuies de chez leurs parents, il essaie toujours de tirer profit de l'exercice.

Il vit dans une paille sinistre avec des enfants, une belle-mère qui en voit plus qu'elle ne veut bien le dire. Sa maîtresse est une junkie avec qui il se pique toute la journée. Ce triste sire perd son fric au jeu, s'acquitte avec la mafia, fréquente les bordels du coin, s'arrange pour obtenir gratuitement le service de ces dames, quand il n'est pas occupé à battre les suspects; bref l'horrible flic dans sa hideur absolue abusant de tout ce qui bouge.

Harvey Keitel porte le film à bout de bras. Il le porte avec charisme, il le porte avec un poids de douleur qui fait pardonner un peu du mal qu'il commet, tellement il est broyé par lui. Dans ce rôle très difficile, il pousse la déchéance humaine jusqu'à son extrême limite. Son corps flétri, sa libido malade, ses moeurs inavouables sont acceptés, assumés, transcendés par ce comédien de haut calibre. Un autre aurait créé un monstre, Keitel, par l'humanité de sa performance, nous offre le portrait d'un malheureux damné.

L'image est maladroite, parfois presque amateur et mal léchée. Mais ces décors sordides, ces incursions dans le côté ombre de Manhattan, sont plus vrais que nature. Des fois, on détourne le regard, devant l'insoutenable descente aux enfers qui s'étale devant nos yeux. Les décors sont d'un tel réalisme qu'on a l'impression de visionner un documentaire. Mais ça et là, des scènes oniriques se greffent à l'image, Ferrara flirte avec Bunuel, les hallucinations du délirium tremens viennent mêler l'action de surréalisme et de rêve. On met quelque temps avant de découvrir si cette trop belle religieuse est vraiment violée sur un autel par des moutards armés d'un crucifix, ou si l'esprit tortueux du policier lui fait imaginer tout ça. Puis, bientôt, on comprend que oui, il y a bien un personnage d'ange bafoué, d'ailleurs pas très crédible, qui fera basculer le mal dans le camp du bien.

Étrange film, beaucoup trop long, souvent mal ramassé, qui eût gagné à se voir condensé, monté plus serré, élagué des redites. Mais qui a Keitel pour le porter, avec cette angoisse, cette urgence, ce cynisme, ce parfait désespoir qui donne froid dans le dos.



Harvey Keitel porte le film *Bad Lieutenant* à bout de bras avec charisme et avec un poids de douleur qui fait pardonner un peu du mal qu'il commet tout au long du film.

FAMOUS PLAYERS

MAINTENANT À L'AFFICHE!

"DEUX FOIS BRAVO!"
Roger Ebert, SISKEL & EBERT

aussi en version française: L'ÉTRANGE LIEUTENANT

★ DOLBY STEREO

PARISIEN 480 Ste-Catherine O. 866-3854

VERSION FRANÇAISE 1 003 055 107 20 9 35

CENTRE EATON 805-5728

VERSION O. ANGLAISE 12 35 2 40 4 50 7 00 9 05

COUCHE-TARD sam 11 10

LA CRISE, C'EST À SE TORDRE!

PLUS DE 100,000 QUÉBÉCOIS EN RIENT ENCORE!

"À VOIR ABSOLUMENT!"
— FRANCINE GRIMALDI, CBF BONJOUR

VINCENT LINDON PATRICK TIMSIT

LA CRISE

DESJARDINS 849-FILM BASILAIRE 1

LE DAUPHIN 849-FILM 2395 Beaubien est

COMMODORE 334-8560 5780 boul. Gouin O.

GRAND FILM D'OUVERTURE
SÉLECTION OFFICIELLE — CANNES 1993

"Un véritable régal! Quel plaisir de voir jouer la "crème" des acteurs français dans le même film...!"
— Denise Martel, JOURNAL DE QUÉBEC

"Un film tout en frémissements!"
— Marc-André Lussier, CIBL-FM

"... ça vaut le détour!"
— Francine Laurendeau, LE DEVOIR

CATHERINE DENEUVE DANIEL AUTEUIL

MA SAISON PRÉFÉRÉE
UN FILM DE ANDRÉ TÉCHINÉ

1 30 - 4 15 - 7 00 - 9 35

Le retour d'un véritable monument du cinéma américain

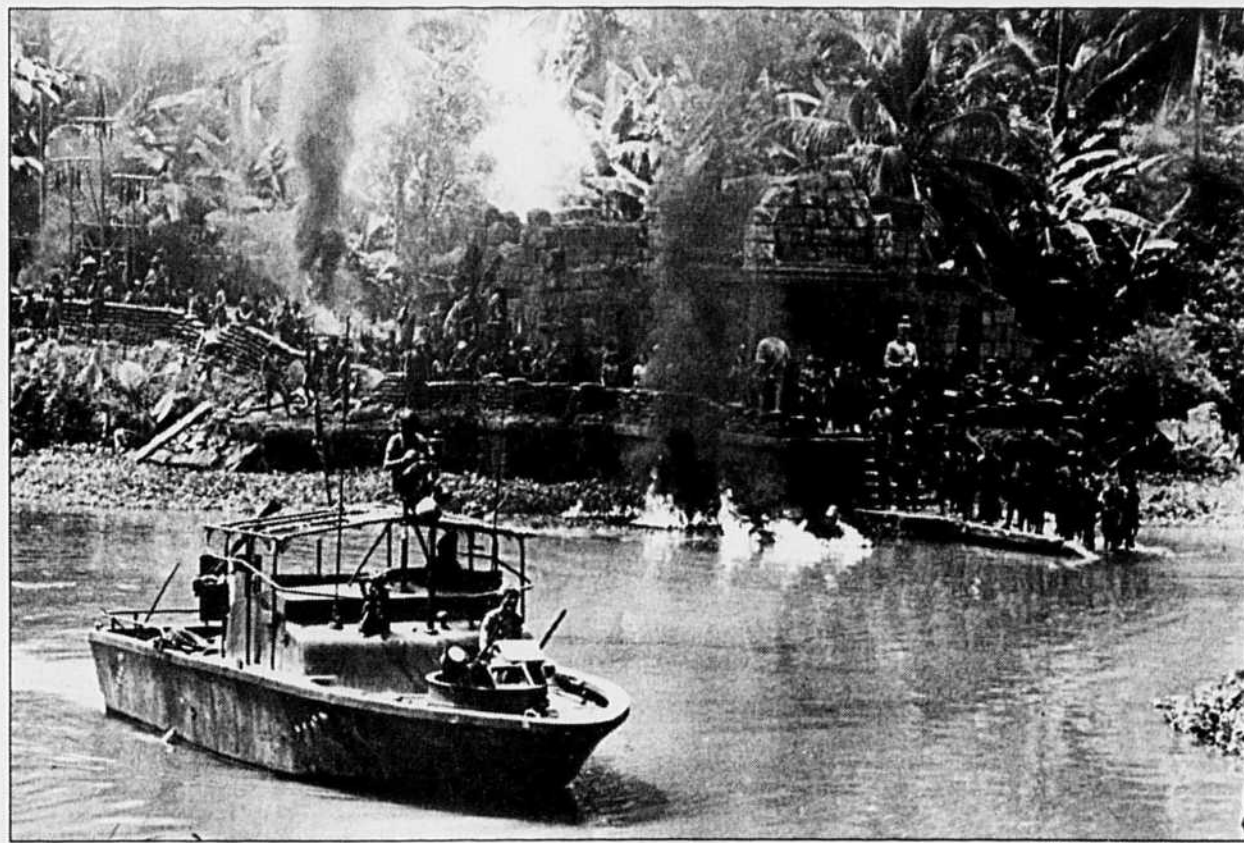


PHOTO UNITED ARTISTS

Quatorze ans plus tard, *Apocalypse Now* n'a toujours rien perdu de son formidable pouvoir d'attraction.

APOCALYPSE NOW

Réalisation: Francis Ford Coppola. Scénario: Coppola et John Milius. Image: Vittorio Storaro. Musique: Carmine Coppola. Avec Martin Sheen, Frederic Forrest, Albert Hall, Robert Duvall, Larry Fishburne, Sam Bottoms, Dennis Hopper et Marlon Brando. États-Unis, 1979. Présenté au cinéma Palace.

BERNARD BOULAD

«Saïgon, shit...» Pour beaucoup de cinéphiles, ces premiers mots, quasi anthologiques, prononcés par Martin Sheen au début d'*Apocalypse Now*, ramènent en souvenir les images marquantes d'un des films américains les plus impressionnants des années 70. Bien que commencé en 1975, le film de Coppola ne sortira qu'en 1979, constituant ainsi la première véritable intrusion du cinéma dans la guerre du Vietnam et peut-être même la plus réussie.

Car, en effet, quatorze ans plus tard, *Apocalypse Now* n'a rien perdu de son formidable pouvoir d'attraction. Dès les premières images, on perçoit le génie de Coppola et sa volonté d'aller au bout de ce film sans céder à la facilité. À l'instar du capitaine Willard, et surtout comme nous l'a montré le passionnant documentaire de Eleanor Coppola sur le tournage du film, le réalisateur de la saga des Parrain a comme pris prétexte de ce projet insensé pour mesurer sa propre résistance à la folie. Le résultat est un film aux effets hallucinogènes dans lequel l'Amérique se donne en spectacle et où la guerre, loin de fabriquer des héros, dé-

truit la conscience des hommes.

Apocalypse Now est en ce sens un film anti-militariste. On se souviendra pourtant qu'à l'époque on lui avait reproché la magnificence de certaines scènes de combats, notamment celle de l'attaque des hélicoptères sur le village vietcong, livrée au son de la Chevauchée des Walkyries de Wagner. La guerre, disait-on, n'avait jamais été montrée de si belle manière et avec un tel réalisme. Aujourd'hui, pourtant, Kilgore, le lieutenant-colonel cinglé superbement interprété par Robert Duvall, apparaît comme un vrai salaud qui n'hésite pas à abattre les Vietnamiens dans le dos. Et les scènes de bataille prennent l'allure d'une boucherie nullement ennuyée par des questions de morale ou de mauvaise conscience comme dans *Platoon*. Cela, ni Stone, ni De Palma, pas même Kubrick n'ont osé parlé de la guerre en ces termes et détruire ainsi le mythe de la bravoure, de l'innocence perdue et du sacrifice humain.

Chez Coppola, les hommes ne tuent pas par légitime défense et il n'y a pas de guerre propre. Ils assassinent de sang-froid pour faire du surf sur une belle plage, par raison d'État ou sous l'effet de la panique et de la drogue. Autrement dit, qu'il y ait ennemi ou pas, cela avait peu d'importance. La guerre du Vietnam a été en fait un grand terrain de jeu dont se sont emparés en toute impunité les démons de la déraison humaine.

C'est donc par l'absurde que Coppola fait la démonstration de cette course contre la mort. Baignant dans une lumière et un climat surréalistes, *Apocalypse Now* atteint une dimen-

sion métaphysique, surtout vers la fin dans ce décor de temple khmer puis lors de la confrontation entre Willard et Kurtz, l'énigmatique dieu possédé par les forces du mal. Le choix de Marlon Brando, monstre sacré du cinéma, pour incarner ce rôle est en ce sens très logique.

Bien sûr, comme il y a 14 ans, le dénouement du film laisse perplexe. Brando, à peine audible, y livre un discours nébuleux en forme de testament sur le non-sens de l'existence, la justice des hommes et le règne de la terreur. Coppola, à l'évidence, se cherchait une porte de sortie et une quelconque explication à la situation intenable et insensée dans laquelle il s'était piégé, toujours comme Willard, lui et son équipe. *Apocalypse Now* est la plus parfaite illustration de la fonction schizophrène du cinéma: un combat contre le néant, une plongée dans l'inconscient, un cauchemar éveillé qui ne débouche finalement sur rien. Un peu comme dans la vie, il y a une fin mais on ne la connaît pas.

Revoir *Apocalypse Now* sur grand écran est un spectacle éblouissant. La mise en scène de Coppola y est réglée au quart de tour, alliant le lyrisme des images de Vittorio Storaro et de la musique des Doors à l'efficacité de la technique dans une vision dantesque et kafkaïenne de la puissance impériale américaine. Côté interprétation, on reconnaît Harrison Ford à ses débuts ainsi que Larry Fishburne (le Ike Turner de *What's Love...*), alors à peine âgé de 14 ans. Il faut voir ou revoir *Apocalypse Now*: c'est un véritable monument du cinéma américain.

Un Superman qui passe complètement à côté de sa cible

THE METEOR MAN

Réalisation et scénario: Robert Townsend. Image: John A. Alonzo. Musique: Cliff Eidelman. Avec Townsend, Marla Gibbs, Robert Guillaume, James Earl Jones, Eddie Griffin et Bill Cosby. États-Unis, 1993. Présenté aux cinémas du Centre Eaton et Décarie.

BERNARD BOULAD

En tant que réalisateur, scénariste et acteur, Robert Townsend promettait beaucoup. Auteur de *Hollywood Shuffle* en 1987, une amusante satire sur les stéréotypes véhiculés dans le cinéma américain sur les Noirs et la difficulté des acteurs de cette communauté à s'y tailler une place, Townsend, comme Spike Lee ou John Singleton, comptait parmi cette jeune relève de cinéastes noirs affranchis de leur marginalité.

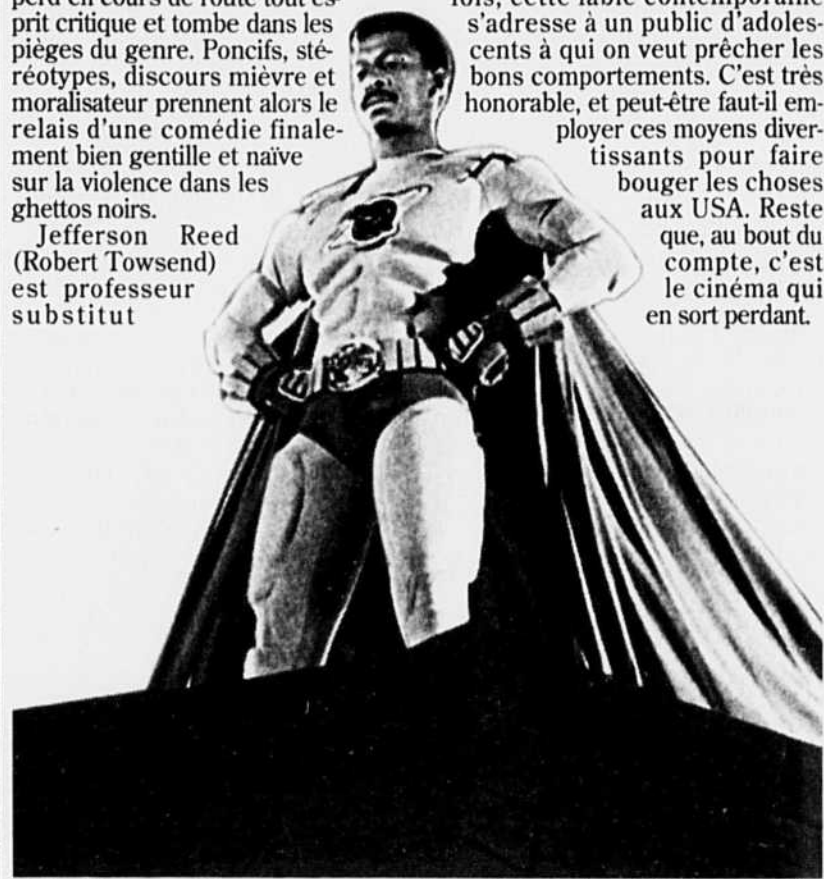
Mais voilà, comme quoi il faut se méfier des premiers beaux coups, Robert Townsend, contrairement à ses confrères, déçoit grandement les espoirs que l'on a pu mettre en lui. Son quatrième long métrage (après *Raw*, une prestation filmée d'Eddy Murphy et l'obscur *The Five Heartbeats*) *Meteor Man* est une comédie fantaisiste, supposément satirique, qui passe complètement à côté de sa cible. Parodiant *Superman* et tous les héros légendaires tirés des comic books, Townsend, qui, au départ, semble vouloir rire de ces ridicules sauveurs de la grandeur américaine, perd en cours de route tout esprit critique et tombe dans les pièges du genre. Poncifs, stéréotypes, discours mièvre et moralisateur prennent alors le relais d'une comédie finalement bien gentille et naïve sur la violence dans les ghettos noirs.

Jefferson Reed (Robert Townsend) est professeur substitut

dans une école de Washington fréquentée par des délinquants. Plutôt chétif et peureux de nature, il refuse toujours de se mêler des histoires de drogue et de criminalité qui sont le lot quotidien du quartier. Ses parents, par contre, sont très impliqués dans l'action civique et luttent courageusement pour se débarrasser des trafiquants et proxénètes enrôlés dans une redoutable organisation mafieuse du nom de Golden Lords. Un soir, Jefferson est frappé par un météorite qui lui donne des pouvoirs extraordinaires. Encouragé par sa famille et les habitants du quartier, il deviendra Meteor Man, le premier justicier black de l'Amérique.

S'ensuivra une série de péripéties et d'aventures plus ou moins drôles, ponctuées par des batailles rangées avec les bandits, et marquées par l'ascension puis le déclin (temporaire) du héros qui va perdre petit à petit ses pouvoirs. Mais, évidemment, la morale du film veut que c'est dans la tête qu'on est fort et pas dans les bras et, dans un appel vibrant, Meteor Man somme les citoyens à prendre en charge leur destin. «Comment pouvez-vous vous plaindre si vous ne faites rien?», demande-t-il énergiquement à ses concitoyens qui, tout d'un coup, galvanisés, s'organisent pour mettre hors d'état de nuire les voyous repentants.

Dans sa mise en scène, Townsend est particulièrement paresseux, faisant rarement preuve d'imagination et pas du tout d'audace. Encore une fois, cette fable contemporaine s'adresse à un public d'adolescents à qui on veut prêcher les bons comportements. C'est très honorable, et peut-être faut-il employer ces moyens diversifiés pour faire bouger les choses aux USA. Reste que, au bout du compte, c'est le cinéma qui en sort perdant.



Robert Townsend incarne un super héros stéréotypé qui fait rage dans les ghettos noirs.

LES THÉÂTRES EN ÉTÉ

AU THÉÂTRE DU MANOIR RICHELIEU



HOMME AU BORD DE LA CRISE D'HORMONES
De Carole Tremblay. Avec Line Lamarche, José Mallette, Manon Vallée et Denis Roy. Mise en scène: Denis Paris. Scénographie: Joseph Saint-Gelais. Du 24 juin au 14 août à 21 h 15. Dans chaque homme il y a une femme, dit-on. Jules vient de découvrir sa Juliette. Problème d'hormones? Crise psychologique? Comment réagiront son épouse enceinte, son voisin homosexuel et sa fouineuse de mère??? Une production F.M.C. Créé au théâtre «La Fenière» en mai 1993.
Réservations: (418) 665-3704 • (418) 665-7455

AU THÉÂTRE DU VILLAGE D'ÉMILIE



LE TEMPS D'UNE VIE
de Roland Lepage. Mise en scène René Richard Cyr. Avec Sylvie Drapeau, Henri Chassé, Luc Proulx, Gary Boudreau et Alexis Martin. Décors: Guy Neveu, costumes: François St-Aubin, musique: Michel Smith, éclairage: Lou Arteau. Du 19 juin au 28 août, du mardi au samedi, forfaits souper-théâtre disponibles. Tarifs spéciaux pour groupes. À Grand'Mère, sortie 226 de l'autoroute 55.
Réservations: (819) 538-1716, (800) 667-4136.

AU THÉÂTRE DE LA DAME DE COEUR

IL VA PLEUVOIR À L'ENVERS

Texte de ROBERT LALONDE
Logistique allégorique de RICHARD BLACKBURN



AVENTURE FANTASTIQUE ET SURDIMENSIONNÉE

Spectacle extérieur pour adultes accessible aux enfants

Le soleil brûle les étapes...
Le prétirement d'une vieille fait gronder la terre...
Des glaciers se noient dans leur chair fondue...
Un enfant lit...
Une poule rêve à des savants en smoking...
Des pingouins avalent leur glacier...
Un jouet-robot fait sa crise de nerfs artificielle...
Il va pleuvoir à l'envers

DÈS LE 25 JUIN du jeudi au dimanche
TARIFS FAMILIAUX

UPTON, sortie 147 de l'autoroute 20
RÉS.: (514) 549-5828

AU THÉÂTRE DU BOIS DE COULONGE

Les samedis 2 représentations 18h et 21h
JIMMY DEAN
ou le fils de James Dean est vivant
du 6 août au 4 septembre 1993
Pièce de ED GRACZYK adaptée par Robert Vézina
Production du Théâtre Blanc

«Jimmy Dean»: une soirée de bon théâtre avec des groupes attachants... le jeu, qui oscille entre le comique et le tragique, ne laisse pas le spectateur sur sa faim.
La Susie de Linda Laplante... est tordante avec «ses boules en l'air» ou ses «tétos géants»...
Lise Castonguay dans le rôle de Louise enceinte de son «septième»...
Joe (Sébastien Hurtubise) qui répond maintenant au prénom de Joane (Brigitte Fournier)...
Des vérités, que pendant 20 ans on a tenues cachées, éclatent entre deux gorgées de Coca-Cola, voire de bière et de whisky...
Anne-Marie Voisard, Le Soleil, 12/08/93
Nous tenons à prévenir les parents que les dialogues de certaines scènes sont parfois osés. À recommander aux plus de 12 ans.

Pour information et réservation: (418) 681-0088

CENTRE CULTUREL DE DRUMMONDVILLE



PASSAGES NUAGEUX

Un froid règne depuis deux ans entre deux sœurs. Le hasard les réunit sur le même terrain de camping. Le soleil saura-t-il réchauffer l'atmosphère? Une comédie vivante et rythmée où se dévoileront toutes les réponses sous autant de belles percées de soleil que d'inquiétants passages nuageux. Tarifs de groupe: sur semaine 16,80 \$ Tarifs individuels: sur semaine 18,80 \$ samedi (tous) 20,80 \$ Les tarifs incluent toutes les taxes. Billetterie: (819) 477-5412 Stationnement gratuit, Salle climatisée, Bar et terrasse extérieure.

LOUIS-GEORGES GIRARD

LES ARTS

À L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
★★★★: très bon
★★★: bon
★★: quelconque
★: très faible
☹: pur cauchemar

LE JARDIN SECRET

★★★★
D'Agnieszka Holland. La cinéaste polonaise est allée en Angleterre tourner l'adaptation d'un classique de la littérature enfantine. L'histoire d'une petite fille hardie qui va chambouler quelques existences et faire renaitre un jardin. Drôle, émouvant et rigoureux. Pour les 6 à 96 ans.
Francine Laurendeau

BAD LIEUTENANT

★★★ 1/2
D'Abel Ferrara. Un film cynique, désespéré, immoral sur la vie d'un policier new yorkais complètement corrompu, profiteur, drogué, violent, mauvais. Le grand acteur Harvey Keitel porte le film sur les larges épaules dans une vraie performance d'acteur. Il y a des longueurs inacceptables, mais des décors criant de vérité dans le New York des bas fonds, miroir du désespoir.
Odile Tremblay

APOCALYPSE NOW

★★★★
De Francis Ford Coppola. Le chef d'œuvre de 1979, Palme d'or à Cannes, ressort sur nos écrans sans explication. Voyage initiatique au cœur de la guerre du Vietnam, inspiré du roman de Joseph Conrad *Heart of Darkness*. *Apocalypse Now* est passé à l'histoire comme le premier film américain traitant de ce conflit insensé.
Bernard Boulad

THE FUGITIVE

★★★
De l'Américain Andrew Davis. Ce thriller classique explore le thème non moins classique de l'innocent traqué par un policier implacable qui veut sa peau. Malgré la présence de l'acteur Harrison Ford plongé dans un scénario catastrophe qui encadre ses qualités d'acteur d'action, le film tourne sur lui-même, enchaîne les cascades, sur un scénario qui manque de tonus et d'intérêt.
Odile Tremblay

TOM ET JERRY

— LE FILM
★★★ 1/2
De Phil Roman. Les personnages de la fameuse bande dessinée prennent d'assaut le grand écran dans un long métrage assez «disneyen» dans son esprit et son esthétique. Poursuites, bagarres et chansons: tous les ingrédients du cartoon longue durée s'y trouvent rassemblés. On rit parfois, on s'ennuie aussi un peu mais après tout, ça s'adresse d'abord aux petits qui, eux, savent apprécier sans rechigner.
Bernard Boulad

SO I MARRIED AN AXE MURDERER

★
De Thomas Schlamme. Mike Myers, vedette de *Saturday Night Live*, incarne le rôle d'un homme convaincu que sa nouvelle blonde est une tueuse d'hommes. Le soir de la noce, il y a une hache dans leur chambre... Ne prenez aucun risque inutile et évitez-vous cette comédie de très mauvais goût où l'ennui suinte à chaque plan et où Mike Myers est insupportable. Pour votre bien: circulez, il n'y a rien à voir!
Bernard Boulad

RISING SUN

★★★
Rising Sun, de Philip Kaufman, s'articule sur fond de rapports commerciaux sans merci entre Japonais et Américains. Cette intrigue policière donnant la vedette au tandem Sean Connery/Wesley Snipes cumule des ingrédients explosifs: sexe, violence, conflits culturels.
Odile Tremblay

JURASSIC PARK

★★★
De Steven Spielberg. La super production de l'année. Le film met en scène six espèces de dinosaures reconstitués avec un art consommé par une armada de techniciens et d'informaticiens. Simpliste dans son interprétation (malgré une distribution imposante) et son scénario, mais thriller catastrophe très efficace et souvent violent.
Odile Tremblay

IN THE LINE OF FIRE

★★★ 1/2
De Wolfgang Petersen. Un agent secret s'est juré de sauver le Président américain de l'assassinat qui le menace. Émouvant dans le rôle d'un homme vieillissant qui joue sa dernière chance, Clint Eastwood nous donne une des meilleures interprétations de sa carrière.
Francine Laurendeau

ROBIN HOOD: MEN IN TIGHTS

★★★ 1/2
De Mel Brooks. Parodie délirante du Robin Hood de Kevin Costner et de tous ceux qui l'ont précédé, de Douglas Fairbanks à Errol Flynn. Drôle par moments, gratuit d'autres, le cinéma de Mel Brooks commence à se faire vieux et se répète. À quand les pastiches de pastiches?
Bernard Boulad

ANOTHER STAKEOUT

★
De John Badham. Pour retrouver et protéger une femme qui doit témoigner contre la pègre, deux policiers surveillent une maison isolée, «aidés» dans leur tâche par une collègue complètement tarée. Le suspense que Badham aurait réalisé avec son efficacité habituelle s'est transformé en une lourde comédie.
Francine Laurendeau

CHANSON

Les Préférences d'EMI ne sont pas nécessairement les vôtres

SÉRIE PRÉFÉRENCES
Artistes divers
EMI

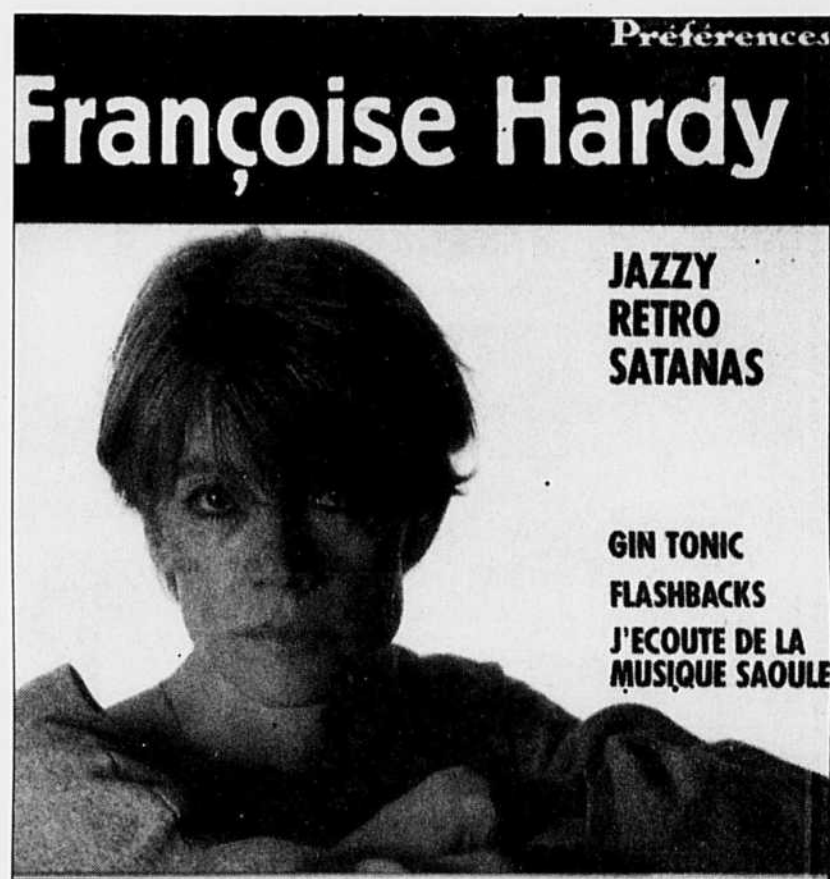
SYLVAIN CORMIER

Ce que l'industrie appelle le catalogue est le fond de commerce des compagnies de disques. Des dizaines de milliers de chansons qui reposent, tranquilles, repues et satisfaites, sur les tablettes, après avoir vécu leur vie sur les palmarès, ou à l'envers d'un 45-tours, ou encore perdues sur le côté-B d'un album, jusqu'à ce qu'on les ressuscite le temps d'une compilation. Ou enfin, qui reposaient. En effet, l'avènement du disque compact, au milieu des années 80, a sonné le branle-bas de combat dans les entrepôts des airs d'autrefois. Depuis, on recycle à tour de bras, on multiplie les séries de rééditions, les compilations, les intégrales et les coffrets, quelquefois avec le sérieux de musicologues, mais le plus souvent avec la sauvagerie de marchands du temple. Surtout en ce qui concerne les séries de rééditions vendues à rabais dans les bacs des disquaires, c'est la jungle. La méthode est simple: on pige au hasard dans le grand chapeau des albums et des compilations d'hier et d'avant-hier, on s'arrête à dix ou douze lapins, on transfère (à la hâte, en général) les matrices en format audionumérique, on les habille avec la même redingote pour qu'ils paraissent unis et uniformes dans les présentoirs, tout le succès de l'entreprise dépendant de leur place dans les magasins.

Forcément, le consommateur doit se méfier. Certaines séries sont justifiées et recommandables, d'autres moins. La série *Un amour de prix* de PolyGram, parue l'an dernier, était à tous égards une réussite. Le choix des albums était passablement intéressant, le prix de détail extrêmement raisonnable, les repiquages corrects et toute l'opération remarquablement discrète, seul le logo apposé sur l'emballage identifiant la série, une façon élégante de réunir des titres divers sans avoir recours au repackaging. On ne peut en dire autant de la nouvelle série *Préférences* de EMI, ou un premier regard sur la douzaine de titres suffit à dénoter quelques grossières évidences: le design des pochettes n'est pas seulement banal (le nom de l'artiste en blanc sur bandeau noir au-dessus d'une photo presque toujours mal choisie et mal reproduite) mais carrément laid; les listes de chansons au verso ne précisent ni l'année, ni la source des enregistrements (s'agit-il de re-fonctions ou de versions originales?); le choix des artistes de la série ne suit aucune logique, outre celle de proposer des extraits du catalogue français dont EMI détient les droits (de Charles Dumont à Mike Brant, de Franck Pourcel à Barbara, de Tino Rossi à Françoise Hardy, des Compagnons de la Chanson à Serge Lama, il y a de sérieuses marges).

Je vous livre en vrac quelques détails sur les compacts de la série qui risquent le plus de vous accrocher l'oeil chez Archambault, Champigny ou Renaud-Bray. Le Barbara n'est pas sans intérêt, couvrant assez exhaustivement le tout début de sa carrière (la période 1958-59: *Les boutons dorés*, *L'Homme en habit*, *La Femme d'Hector*, *J'ai tué l'amour*), qui correspond à deux chansons près au premier disque de l'intégrale parue chez PolyGram en copie domestique le mois dernier. La photo de pochette est absolument sans rapport avec l'époque concernée, comme celle de l'Aznavor, ou le grand Charles a au moins vingt ans de plus que les titres du compact, repiquage d'une compilation très valable de 1963 (qui comprend *Pour faire une jam*, *Sa jeunesse*, *Sur ma vie*, *J'aime Paris au mois de mai*). Le François Hardy, illustré de façon conséquente, celui-là, est consacré à son répertoire peu connu des années 1977-80, du jazzy-pop de très bonne venue, le plus souvent écrit en collaboration avec Michel Jonasz (*J'écoute de la musique saouille*, *Swing au pressing*, *Bosse bosse bossa*), un compact hors-série pour François, fascinant pour les fans mais quelque peu déconcertant pour ceux qui aiment surtout ses ballades mélancoliques des années 60.

De la même façon, le Moustaki ne s'adresse qu'à l'aficionado. Une seule des chansons, *Les amours finissent un jour*, a été retenue pour le coffret de PolyGram, ce qui vous donne une idée du caractère marginal de l'album. On a là son répertoire des premières années (1961-1964), pas du tout essentiel à la compréhension de l'œuvre. Le Mike Brant est également à prendre avec des pincettes: les versions de *Laisse-moi t'aimer*, *Rien qu'une larme* et autres bluettes sentimentales incluses sur cette compilation ne sont pas les moutures d'origine, mais des relectures plutôt fades. Le Julien Clerc est très représentatif de la période 1968-1975: presque tous les titres majeurs y sont (*La Cavalerie*, *La Californie*, *Ce n'est rien*, *Ca fait pleurer le bon Dieu*). Le compact des Compagnons de la Chanson, comme celui de Tino Rossi, offrent des tours d'horizon convenables. Cela dit, je vous fais grâce du Franck Pourcel, du Serge Lama et du Charles Dumont, que ma collègue Pascale Pontoreau appelle «le Michel Louvain des Français». À mon avis, c'est insultant pour Louvain.



DU NOUVEAU À L'OSM

6 SÉRIES THÉMATIQUES
DE 4 CONCERTS
À PRIX AVANTAGEUX !

SÉRIE PIANO

Yefim Bronfman, piano: 20, 21 septembre 1993
BARTOK: Concerto pour piano no 2
Horacio Gutiérrez, piano: 29, 30 novembre 1993
CHOPIN: Concerto pour piano no 1, opus 11
Louis Lortie, piano: 1, 2 février 1994
RACHMANINOV: Concerto pour piano no 2
Martha Argerich, piano: 22, 23 mars 1994
BEETHOVEN: Concerto pour piano no 1

SÉRIE CORDES

Shlomo Mintz, violon: 26, 27 octobre 1993
MENDELSSOHN: Concerto pour violon, opus 64
Chantal Juillet, violon: 4, 5 janvier 1994
BERG: Concerto pour violon
Midori, violon: 3, 4 mai 1994
BEETHOVEN: Concerto pour violon, opus 61
Yo-Yo Ma, violoncelle: 17, 18 mai 1994
PROKOFIEV: Symphonie concertante, opus 125

SÉRIE CHANT

LES TROYENS DE BERLIOZ: 5, 6 octobre et 12, 14 octobre 1993
SOIRÉE VIENNOISE: 1, 2 mars 1994
MAHLER: Symphonie no 2 «Résurrection»: 24, 25 mai 1994

SÉRIE BEETHOVEN

Jean-Marc Luisada, piano
Concerto pour piano no 2: 11, 12 janvier 1994
Vassily Sinaisky, chef
Symphonie no 7: 1, 2 février 1994
Ollie Mustonen, piano
Concerto pour piano no 5: 7, 8 mars 1994
Midori, violon
Concerto pour violon, opus 61: 3, 4 mai 1994

SÉRIE BRAHMS

3 danses hongroises: 20, 21 septembre 1993
Symphonie no 1, opus 68: 2, 3 novembre 1993
Symphonie no 3, opus 90: 25, 26 janvier 1994
Symphonie no 4: 8, 9 février 1994

SÉRIE OISEAUX MIGRATEURS

Claudine Côté, soprano
LE TOUR DU MONDE EN 80 MINUTES: 14, 15 septembre 1993
Stéphane Lemelin, piano
RHAPSODIES DU MONDE: 19, 20 octobre 1993
Midori, violon
BEETHOVEN: Concerto pour violon, opus 61: 3, 4 mai 1994
Solistes et Chœur de l'OSM
MAHLER: Symphonie no 2 «Résurrection»: 24, 25 mai 1994



Charles Dutoit
directeur artistique



Hâtez-vous
téléphonez
au
842-9951

Billets:

39,08\$ 82,72\$
113,72\$ 125,76\$ ou
155,80\$
(taxes incluses)

26 juin au 14 août
ORFORD
FESTIVAL
1993

MUSIQUE DE CHAMBRE
SCHUBERT / SCHUMANN
CONCERT DE CLÔTURE
Samedi 14 août 20\$ / 12\$



Vermeer Quartet



Menahem Pressler, piano

Schubert Quatuor en sol majeur, op. 161, D.887
Schumann Quintette en mi bémol, op. 44
Concert présenté à 20h à la Salle Gilles Lefebvre, Centre d'Arts Orford.
Les prix indiqués incluent les taxes.
Enfants de moins de 12 ans: gratuit

Sortie 118, Autoroute des Cantons-de-l'Est (10)
Parc Mont-Orford, Route 141 Nord
Orford (Québec)
Tél: (819) 843-3981
1-800-567-6155

SRC
Radio
Radio FM 91.5
Orford (Québec)
LE DEVOIR

RÉOUVERTURE

Le Caf'Conc'

Château Champlain

«C'est un super show! Très professionnel!»
Muriel Millard

«Une excellente revue dans l'ensemble»
Jean-Paul Sylva, Journal de Montréal

«Two thumbs up»
Montreal Gazette

mercredi, jeudi
21 h 00
vendredi et samedi
2 représentations
en soirée
21 h 00 et 23 h

ÉTOILES
et
NUITS BLANCHES
de
RUSSIE
de YULI ZOROV
Avec les «Russian Folies»
dans une revue éblouissante
par ses gymnastiques, ses
acrobaties et ses danses
dans la plus pure tradition
russe.
Interprétées par les jeunes
étoiles les plus talentueuses
de Russie.

Hôtels et Villages 100 Canadian Pacific
Le Château Champlain
878-9000
Ticketmaster
790-1111

GRIZZLY
Titty

Le spectacle le plus coloré en ville

L'INCONTOURNABLE RENTRÉE AU DEVOIR



Rentrée culturelle Le 28 août

Arts visuels, Théâtres, Musées, Danse,
Spectacles, Variétés, Musique et Concert

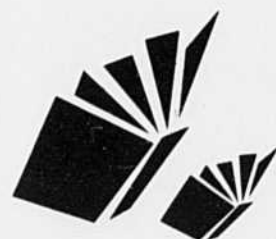
Tombée publicitaire, le 13 août



Rentrée Télé-Radio Le 4 septembre

Programmation, Entrevue,
Chronique, Télé-série et plus...

Tombée publicitaire, le 20 août



Rentrée littéraire Le 11 septembre

Librairies, éditeurs, une rentrée riche
en qualité et en effervescence

Tombée publicitaire, le 3 septembre

LE DEVOIR

n'a pas fini de vous surprendre!

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Le Roux, digne successeur de Souzay

FRANÇOIS LE ROUX

(Baryton), Jeff Cohen (piano): Fauré, 5 «mélodies», Le Conte de Lisle; 3 «mélodies», Charles Beaudelaire; 17 «mélodies», Paul Verlaine; 4 «mélodies», Jean de la Ville de Mirmont. REM 311175 XCD.

FRANÇOIS LE ROUX

(Baryton), Jean-Paul Fouchécourt (ténor), Béatrice Uria-Monzon (mezzo), Natalie Dessay (soprano), Jeff Cohen (piano): Fauré, 11 «mélodies», un «quatuor vocal», Armand Silvestre; 7 «mélodies», 1 «duo», Victor Hugo; 4 «mélodies», Théophile Gauthier; 3 «mélodies», Sully Prudhomme. REM 311176 XCD.

GÉRARD SOUZAY

(Baryton), Elly Ameling (soprano), Dalton Baldwin (piano): Fauré, intégrale des «mélodies». EMI CMS 7 6479 2, coffret de 4 CD.

CAROL BERGERON

Dans un ouvrage consacré à son maître de composition au Conservatoire de Paris, Charles Koechlin attire notre attention sur le fait que Gabriel Fauré fut longtemps classé musicien charmant, l'homme du *lied*, le «Schumann français». S'inscrivant en faux, il affirme: «infiniment supérieures à de jolies petites romances, ses *mélodies* ne sont point d'ailleurs des *lieder*; et pour la comparaison avec Schumann, elle nous paraît facile».

Entre Fauré et les plus célèbres allemands (Schubert, Schumann, Brahms), Koechlin voit d'essentielles différences. Et d'abord, nulle trace d'une inspiration «populaire», la musique est à la fois descriptive et intérieure, empreinte d'une «subtilité française toute spéciale». Une subtilité indéfinissable en quelques mots puisqu'elle tient à son «langage musical, à la nature du goût, à certaine retenue dans l'expression, à l'imagination riche, diverse et précise». Tout cela qui devrait nous garder de confondre la *mélodie* faurénne au *lied* germanique.

Mais à propos des relations entre texte et musique, Fauré lui-même déclarait, en 1911 dans un article publié par la revue Musica: «La forme importe beaucoup, mais le fond importe davantage encore. Je n'ai jamais pu mettre en musique des Parnassiens purs, par exemple, parce que leur forme élégante, jolie, sonore, tient tout entière dans le mot et que le mot ne recouvre aucune vraie pensée (...). Le rôle de la musique est d'ailleurs bien celui-là: mettre en valeur le sentiment profond qui habite l'âme du poète et que les phrases sont impuissantes à rendre avec exactitude.»

Fauré est donc persuadé que la musique peut traduire avec une plus grande acuité cette réalité complexe dont le poème n'est que le reflet, que la

porte qui mène à l'exploration d'un monde voilé. Ses mélodies captent l'atmosphère des textes de Verlaine (les *Cinq mélodies de Venise* op.58, *La bonne chanson* op.61) elles en épousent aussi le mystère.

S'attaquer à une intégrale des *mélodies*, ainsi que l'a déjà fait un Gérard Souzay, suppose donc une profonde réflexion et une science de l'interprétation qui rassemble tous éléments pour en faire un art. Le défi n'est donc pas mince: doit-on, par exemple, procéder chronologiquement, de l'opus 1 aux pages les plus tardives, ou en regroupant sous chacun des poètes les œuvres qu'ils ont suscitées? Faut-il encore confier à une seule voix de baryton tout ce qui lui est possible de chanter — en «transposant», au besoin, ce que le compositeur a destiné à une tessiture plus grave ou plus élevée?

Préférant une présentation chronologique, Souzay, alors dans la cinquantaine — la voix alourdie par le poids des ans —, avait préféré partager avec le soprano Elly Ameling ce qui lui paraissait vocalement périlleux et logiquement inaccessible (*La Chanson d'Eve*, cycle pour voix de femme). L'entreprise demeure cependant au sommet de l'art d'interpréter la *mélodie française*, auquel tout autre interprète devra se mesurer.

François Le Roux devait donc posséder des qualités comparables à son aîné. Or il a décidé d'entreprendre son intégrale «faurénne» alors que ses moyens vocaux sont probablement à leur zénith — il l'aura achevée avant sa quarantième année. Les deux premiers disques regroupent les poèmes de huit des 25 poètes que Fauré a mis en musique; déjà nous sommes devant une réussite remarquable.

En comparant les deux intégrales, on constate toutefois que sous le nom d'Armand Silvestre, Le Roux ajoute un quatuor vocal (*Madrigal* op.35) dont Souzay n'a pas tenu compte. Sous celui de Victor Hugo, on découvre, chez REM, un inédit discographique — *Puisque j'ai mis ma lèvre*, une mélodie de jeunesse pour voix élevée, confiée ici au ténor; EMI avait enregistré les deux duos op.10 pour sopranos, REM n'a, pour le moment, retenu que le premier (*Puisqu'ici bas toute âme*). Les Verlaine sont, de part et d'autre, au nombre de 17 *mélodies*; celles de *La bonne chanson* sont présentées dans la version avec piano, chez Souzay, avec piano et quintette à cordes, chez Le Roux.

La distanciation et un certain maniérisme de surface qu'affectait Souzay, sont remplacés, chez Le Roux — et chez son partenaire, le pianiste Jeff Cohen qui le soutient admirablement —, par un rapport plus chaleureux, plus sensuel avec le texte et la musique. En ce jeune baryton français, la *mélodie* possède ainsi un interprète exceptionnel qui reprend, en la faisant sienne, la grande tradition des Panzéra, Bernac et Souzay.

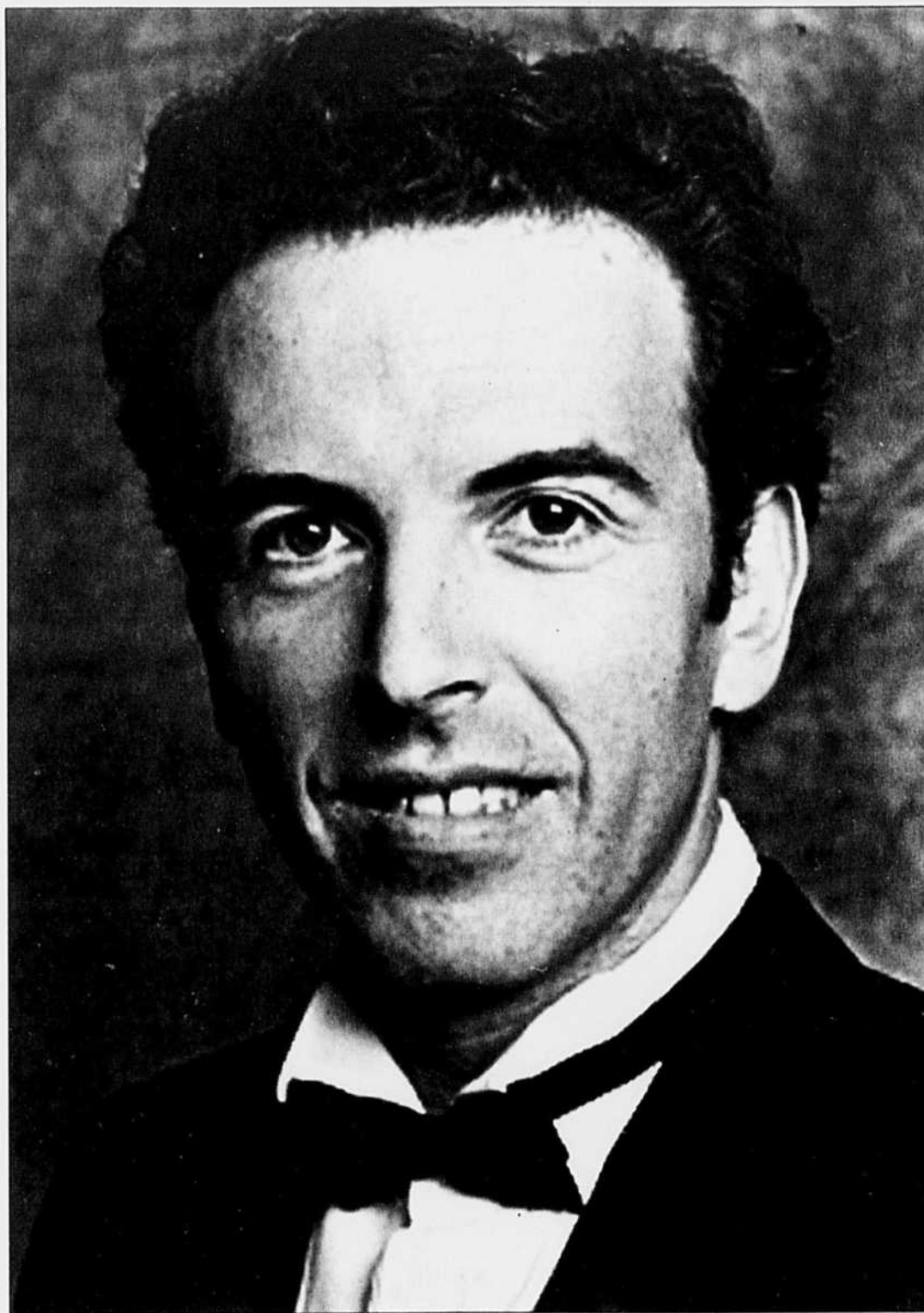


PHOTO ARCHIVES

Les deux premiers disques de François Le Roux regroupent les poèmes de huit des 25 poètes que Fauré a mis en musique; déjà nous sommes devant une réussite remarquable.

INVESTISSEZ DANS VOTRE JOURNAL

LE DEVOIR

PROPOSE À SES LECTEURS ET AMIS
DE S'ASSOCIER À SON RENOUVELLEMENT

POURQUOI ?

POUR COMPLÉTER
LE NOUVEAU
CAPITAL DU DEVOIR
QUI A SERVI À:

- ◆ repenser le contenu
- ◆ accroître les ressources humaines
- ◆ informatiser la rédaction
- ◆ refaire les outils de gestion
- ◆ déménager l'entreprise
- ◆ améliorer la diffusion
- ◆ transformer le graphisme

COMMENT ?

VOUS DEVEZ
ACTIONNAIRE D'UNE
SOCIÉTÉ DE PLACEMENT
DANS L'ENTREPRISE
QUÉBÉCOISE (SPEQ) QUI:

- ◆ émet 1 100 000 actions
- ◆ les vend par tranches de 500 \$ et 1000 \$
- ◆ a un représentant au conseil de l'entreprise
- ◆ offre une déduction fiscale (provinciale) de 125 %
- ◆ s'associe avec les grands investisseurs, les prêteurs et les salariés du DEVOIR qui ont financé la renaissance du journal

LA PREMIÈRE PHASE DE LA STRUCTURE FINANCIÈRE DE LA NOUVELLE SOCIÉTÉ ÉDITRICE DU DEVOIR, LE DEVOIR INC. ÉTANT ACHÉVÉE, NOUS PROCÉDONS MAINTENANT À LA DEUXIÈME PHASE DU PROJET.

CETTE PHASE CONSISTE EN LA CLÔTURE D'UN PLACEMENT DE 1 100 000 \$ AUPRÈS D'UN PUBLIC INVESTISSEUR, PAR L'INTERMÉDIAIRE D'UNE SPEQ (SOCIÉTÉ DE PLACEMENT DANS L'ENTREPRISE QUÉBÉCOISE) CONSTITUÉE À CETTE FIN.

LES INVESTISSEURS RÉUNIS AU SEIN DE CETTE SPEQ-PUBLIC VIENDRONT SE JOINDRE AUX ACTIONNAIRES DU DEVOIR INC.

Première émission par voie de prospectus
SPEQ LE DEVOIR INC.

1 100 000 \$ (1 100 000 actions ordinaires)

Prix: 1,00 \$ l'action

Souscription minimale: 500 actions ordinaires (500 \$)

Souscription par tranche de 500 actions ordinaires (500 \$)

Placement minimum: 350 000 actions ordinaires (350 000 \$)

Le produit net du placement sera utilisé pour
souscrire à 1 000 000 d'actions votantes et participantes
de LE DEVOIR INC. soit environ 22 %.

Je désire recevoir des renseignements touchant l'achat d'actions
de la SPEQ qui investira dans LE DEVOIR inc.

NOM:.....

ADRESSE:.....

.....TÉLÉPHONE:.....

EXPÉDIER À: Raymonde Guay ou Roger Boisvert, 2050, rue De Bleury, 9e étage,
Montréal (Québec) H3A 3M9 Tél.: (514) 985-3333 Téléc.: (514) 985-3310

POUR OBTENIR TOUS RENSEIGNEMENTS, VEUILLEZ REMPLIR LE FORMULAIRE.

LA VITRINE DU DISQUE

Lisa Germano, violoniste au jeu ensorcelant

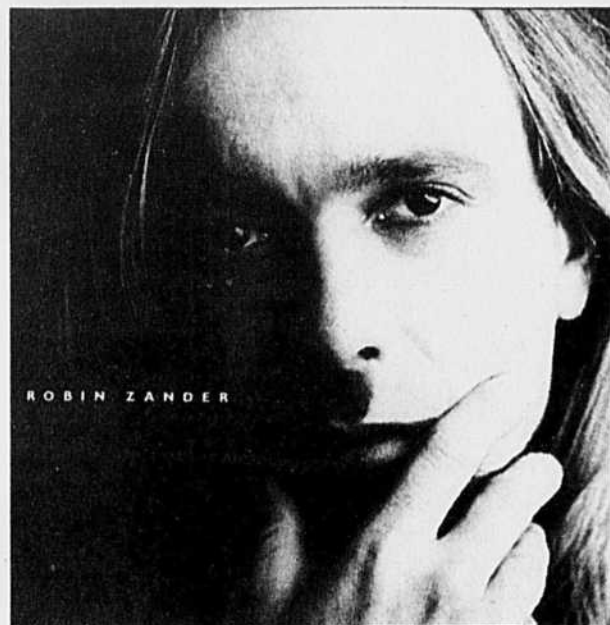
HAPPINESS
Lisa Germano
Capitol (EMI)

Lisa qui? Lisa Germano. J'ai vu cette jeune femme toute menue au regard farouche quelque part, j'en suis certain, mais où? L'intro de violon de la première chanson, *Around The World*, est étonnamment familier. Et si c'était elle? Illico, je vérifie sur les listes de musiciens de mes vieux vinyls de John (Cougar) Mellencamp. C'est bien elle. L'inoubliable petite violoniste à la frimousse espiègle et au jeu ensorcelant qui s'insinuait dans la bande à Mellencamp dans les vidéoclips et en spectacle au Forum. Alors, en plus, elle chantait?

Le communiqué m'apprend qu'elle en est à son deuxième album solo. Bigre, ça veut dire que j'ai loupé le premier, *On The Way Down From Moon Palace*. S'il est aussi brillant et envoûtant que *Happiness*, il me le faut. Cet album-là caresse l'oreille, le cœur et le corps comme un vent chaud sur une carrosserie brûlante en plein désert de l'Arizona. Imaginez une voix plus sussurée que chantée, quelque part entre la Nico du Velvet Underground, la Marianne Faithfull de *Sister Morphine* et Suzanne Vega (la ressemblance est frappante dans le propos et le ton de

Sycophant), sur une musique à la fois complètement planante et résolument terrienne, avec du Mellencamp dans la batterie sèche de Kenny Aronoff et beaucoup de Daniel Lanois dans les ambiances et les sonorités, ce qui n'est pas très surprenant dans la mesure où l'album a surtout été enregistré dans le studio de Lanois à la Nouvelle-Orléans et que les comparses habituels du Canadien errant, le bassiste Daryl Johnson et le guitariste Bill Dillon, sont présents sur la moitié des pièces.

L'intérêt, c'est qu'au-delà de l'écheveau des références, une fois que l'on a nommé tout le monde et mentionné que *The Darkest Night Of All* ressemble un peu beaucoup au *2000 Light Years From Home* des Stones, cet album n'en appar-



tient pas moins à Lisa Germano. Son expérience de musicienne est unique, et elle s'en sert avec intelligence et sensibilité. Les mélodies séduisent parce qu'elles découlent de sa manière de jouer du violon, tout aussi atmosphériques et hypnotiques. Et il faut avoir été obligée pendant des années à être «one of the guys» dans un groupe de rock'n'roll pour écrire sans

ironie une chanson telle que *You Make Me Want To Wear Dresses*. Il faut s'être battue pied à pied dans un monde d'hommes pour conférer autant de sens à l'hymne pré-féministe de Nancy Sinatra, *These Boots Are Made For Walkin'*. A la tête de mon palmarès des albums de l'année, *Happiness* s'annonce indélébile.

ROBIN ZANDER
Robin Zander
Atlantic (Warner)

Robin Zander. Un autre inconnu. Remarquable voix, riches harmonies, mélodies byrdsiennes, agréables pickings de guitare douze-cordes électrique, heureux recyclage d'*I Believe In You*, une de mes chansons préférées de Neil Young: d'emblée, je suis intéressé. Voyons à d'un peu plus près. Ce nous apprend le livret du compact, sinon qu'il s'agit d'un grand efflanqué blond? Ah, tiens, Mike Campbell et Brentmont Tench, guitariste et claviériste des Heartbreakers de Tom Petty, jouent là-dessus. Dr. John aussi. Dave Stewart (ex-rythmics) a écrit une des chansons avec Zander, une des plus belles, *Emily*. Stevie Nicks et Maria McKee harmonisent sur plusieurs titres. Pas surprenant que cela sonne tellement californien: on est exactement au confluent des musiques de Tom Petty, des Byrds et de Harry Nilsson, dont Zander reprend d'ailleurs un des succès, *Jump Into The Fire*, confirmant la parenté. De tout cela, vous aurez compris qu'il s'agit de pop et de folk-rock estampillé Côte-Ouest, bien fait et fortement pistoné par la haute gomme du genre. Vous en faut-il plus? Pas moi.

Sylvain Cormier

DELIRIUM ET GET OUT (LIVE)
Capercaillie
Survival/Polygram

À première vue de la pochette, on pense qu'il s'agit d'Enya la cosmique et vaporeuse Irlandaise. Mais avec le groupe Capercaillie, tout droit sorti de son Ecosse aux vertes collines, la musique prend soudain de la consistance. D'abord grâce à la voix parfaitement pure de Karen Matheson qui rafraîchit les plaintes gaéliques de son héritage culturel. Pour l'essentiel, Karen interprète du répertoire traditionnel revu et corrigé par l'ajout d'instruments électroniques à ceux, acoustiques, d'origine. Résultat, des balades très «folkeuses» dans lesquelles accordéon rime avec percussion donnant un petit air de nulle part. Chose certaine, les deux albums sont délicieusement vivants et joyeux. À écouter avec une pinte de Guinness à portée de la main!

Pascal Pontoreau

CABARET

EN SPECTACLE:

Graffiti TANGO

DU 16 JUILLET AU 28 AOÛT

TOUS LES VENDREDIS ET SAMEDIS À 22H30

ENTRÉE DÈS 21H: 6 \$

4848 ST-LAURENT
2 8 5 - 4 8 4 8

LE DEVOIR

JAZZ ET BLUES



PHOTO CHANTAL KEYSER

C'est le Oliver Jones Trio qui endisqua, il y a dix ans, le premier titre publié chez Justin Time. Jones a lancé sur le marché, à ce jour, onze albums sous cette étiquette.

Jazz en stock

Justin Time célèbre son dixième anniversaire

GUYLAINE MAROIST

C'est connu, le jazz est miséreux. Surtout le nôtre, brame-ton. Outre les deux semaines annuelles de miraculeuse rédemption, il crie famine et dans les conversations entre musiciens et amateurs, on sonne souvent son glas. Alors, imaginez la surprise lorsqu'on nous annonce que Justin Time, étiquette montréalaise engagée dans le jazz local, célèbre son dixième anniversaire, lance un compact commémoratif fièrement intitulé *Ten Years Of Quality Jazz, Blues & Gospel* et que tout semble baigner dans l'huile pour le label qui ne cesse de grossir son catalogue. Réconfort au cœur du jazzophile.

Nichée dans un immeuble de la rue Paré, juste derrière l'auguste Orange Julep, l'étiquette embauche 22 personnes! Elle est jumelée à la compagnie de distribution Fusion III qui se charge de conduire plus de 10 000 titres sur les tablettes de nos disquaires. Le jazz de Justin Time, qui regroupe une centaine de titres, manifeste une très grande ouverture d'esprit puisqu'il embrasse le blues, le gospel, les trames sonores de film et de théâtre, la comédie musicale, le worldbeat, le pop et enfin, la musique country.

Mais la vocation du label, la raison de sa naissance même, c'est le jazz. Justin Time est le porte-voix d'une foule de talents locaux dont Oliver Jones, Rancee Lee, le Montreal Jubilation Gospel Choir, le groupe fusion Sortie, le Denny Christianson Big Band, la chanteuse Jeri Brown, le pianiste Paul Bley et les guitaristes Sonny Greenwich et Nelson Symonds.

D'abord Oliver Jones...

Pourquoi s'être lancé dans la périlleuse aventure du jazz? «D'abord pour faire connaître le grand talent d'Oliver Jones», répond le fondateur du label, Jim West. Directeur de tournée du groupe Mahogany Rush au début des années 70 puis acheteur chez Sam The Record Man, le fana de rock converti aux vertus du jazz par un ami australien venait de créer sa compagnie de distribution lorsqu'il assiste à un spectacle du pianiste chez Biddle's. L'antre du jazz et des côtes levées est bondé de mélomanes subjugués qui en redemandent. West allait leur offrir le premier disque du trio Oliver Jones et endosser sa première production.

Onze albums plus tard, Jones ne regrette pas son association avec West. «Justin Time a comblé un grand besoin, allégué le pianiste de la Petite Bourgogne. C'est notre première véritable étiquette de jazz. Et Jim a travaillé très fort pour qu'elle ait un rayonnement international en misant sur la qualité des productions et une bonne distribution. Pour moi qui voyage à travers le monde, c'est important que mon produit soit disponible sur place.»

La distribution internationale est capitale pour Jim West. Le jazz occupant un chétif deux pourcent du terrain des ventes de disques, il faut miser sur les grandes surfaces. Le président, accompagné de son agent de promotion et dépitiste Jean-Pierre Leduc, visite le MIDEM à chaque année. Il y rencontre des distributeurs intéressés à ses poulains et épaissit le catalogue de Distribution Fusion III.

Grâce à l'initiative, Rancee Lee se débrouille assez bien à Taiwan et Brian Hughes, guitariste de l'ouest canadien, accède au marché coréen et réussit à monter au sommet des très chauvins palmarès amérloques. On a parfois de belles surprises, comme le tabac qu'a fait le Montreal Jubilation Gospel Choir de Trevor Payne en Allemagne. Vingt-mille copies envoyées.

«Le distributeur allemand recevait des appels téléphoniques et des fax à tous les jours. Tous le monde voulait le Jubilation Choir en spectacle. Mais faire traverser l'Atlantique à une chorale de 50 per-



sonnes, ce n'est pas une simple entreprise! Nous avons quand même organisé deux tournées.»

Mélomane tout terrain, West est un fervent de worldbeat et de blues. Il croit beaucoup en l'avenir des musiques du monde. Il est particulièrement fier des deux coffrets du grand compositeur Astor Piazzola qu'il a fait paraître sur Just A Memory, petite sœur de Justin Time. À l'automne, il compte nous en offrir un troisième, le meilleur à son avis, en plus d'une trilogie des maîtres du jazz cubain: Xavier Cugat, Perez Prado et le Clebanoff Strings & Orchestra. Côté blues, on aura également droit à deux galeries de l'impayable Professeur Longhair. Le P.D.G. a un faible pour la note bleue et lors d'un voyage à la Nouvelle-Orléans, suite à une prestation foudroyante de Bryan Lee, il décide de prendre le guitariste-chanteur sous son aile. «Je ne comprend pas pourquoi aucune compagnie de disques ne lui a fait signé un contrat. C'est un musicien fantastique et je suis certain qu'un jour, son talent sera reconnu.»

Et la pop? «Ca coûte trop cher, affirme sourire en coin l'homme d'affaires qui a perdu beaucoup d'oseille misant sur un artiste pop, Alex Formosa. Le guitariste-chanteur, frêrot de l'ami australien, a écouté tout juste un millier d'albums. Quand on a investi 175 000 \$, ça fait cher la copie!

...puis Richard Desjardins

Par ailleurs, le plus grand succès au box office de Justin Time, c'est un disque pris en licence que tous les distributeurs avaient refusé: *Tu m'aimes-tu?*, de Richard Desjardins. Quatre-vingt mille âmes se le sont procuré. Jean-Pierre Leduc avait conclu une entente parce qu'il avait aimé l'homme, son humour et ses chansons, et surtout pas parce qu'il pensait faire une grosse piastre avec lui.

Les critères de sélection de la boîte? «D'abord, il faut qu'on aime la musique, précise Leduc. Mais l'expérience nous a donné des exigences particulières. Il faut que l'artiste jouisse d'une bonne réputation, qu'il soit à l'aise avec la promotion et qu'il fasse des spectacles.»

On célébrera l'anniversaire en musique, évidemment. On parle d'organiser des concerts Justin Time. Et justement, ça se pourrait que l'équipe en prenne l'habitude puisqu'on parle d'ouvrir une agence de booking. «Dans le jazz, c'est le métier d'agent est difficile, constate West. Dans la petite part du marché qu'on occupe, il y a peut-être deux personnes qui marchent très fort et qui peuvent rapporter. Le Québec et le Canada regorgent de talents, mais le charisme est essentiel. En plus d'être un pianiste extraordinaire, Oliver Jones a une façon unique de communiquer et il sait séduire la foule.» Fan un jour, fan toujours.

LE DEVOIR

ciel 98.5



Concours Destination Québec

Cet été, visitez Québec

Consultez chaque vendredi notre page «Destination Québec» et participez à notre concours.

15 prix à gagner

1^{er} prix : Un forfait dîner, spectacle, hébergement d'une fin de semaine au Théâtre Capitol de Québec, avec, en plus, une sérigraphie du peintre québécois Jean-Pierre Séguin (édition spéciale de la Biennale d'Alma).

Valeur du 1^{er} prix: 1 100 \$

2^e prix : un forfait d'une fin de semaine à l'Auberge La Camarine comprenant l'hébergement et le transport par Tilden, en plus d'une sérigraphie du peintre québécois Pierre Ayot (édition spéciale de la Biennale d'Alma).

Valeur du 2^e prix: 700 \$

3^e prix : Une sérigraphie de la peintre québécoise Françoise Lavoie (édition spéciale de la Biennale d'Alma).

Valeur du 3^e prix: 300 \$

Douze autres prix : Le Guide de voyage Ulysse: «Québec nuit et jour».

Valeur des autres prix: 12 \$ chacun

THÉÂTRE CAPITOLE

Auberge La Camarine

TILDEN



Pour participer à ce concours, remplissez le coupon de participation ci-dessous et retournez-le à :

CONCOURS DESTINATION QUÉBEC
LE DEVOIR, 2050, rue de Bleury, 9^e étage
Montréal (Québec) H3A 3M9

COUPON DE PARTICIPATION

Nom : _____
Adresse : _____
Ville : _____
Code postal : _____
Téléphone : _____

Le tirage aura lieu le 3 septembre 1993. Les gagnants et les gagnantes seront avisés(e)s par la poste. La valeur totale des prix attribués est de 2 245 \$. Les règlements de ce concours sont disponibles aux bureaux du Devoir.

L I V R E S

Jacques Attali

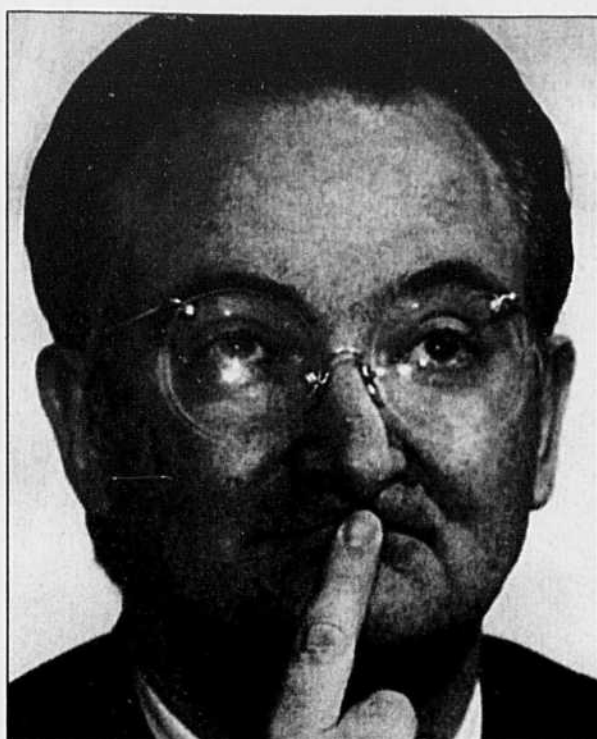


PHOTO ARCHIVES

Jacques Attali ouvre au commun
les portes du Sommet du groupe des Sept.

LE CRÉPUSCULE DES IDOLES

VERBATIM 1. 1981-1986

Jacques Attali, Fayard, 1993, 958 pages.

FRANCINE BORDELEAU

Plus de 100 000 exemplaires vendus dans les quelques semaines suivant sa parution: les Français n'ont pu résister à la tentation de ce *Verbatim* qui donne un compte-rendu au jour le jour du premier septennat de Mitterrand et dessine un portrait cru de grandes figures politiques, à commencer par le Président français, encore en exercice. Et c'est bien le plus gênant. L'homme savait-il que Jacques Attali, qui fut son conseiller spécial de 1981 à 1991, prenait quotidiennement des notes, et «enregistrait» ainsi soigneusement conversations, entretiens confidentiels, discussions de conseils des ministres?

Une année après l'autre, Attali ouvre au commun les portes du Sommet du groupe des Sept, reproduit in extenso les propos des chefs d'État, commente, évalue les dirigeants. En 1981, au Sommet d'Ottawa, «Pierre Trudeau est à la fois le président et le doyen. Intellectuel, charmant, détestant Reagan, aimant être détesté de lui, c'est un hôte délicieux et attentif; un an plus tard, au Sommet de Versailles, Helmut Schmidt, alors Chancelier de RFA, se plaint de Reagan — dont Attali souligne entre autres «l'extraordinaire vide de sa conversation» — à Mitterrand: «Ce type me fatigue. Il est nul». Il ressort en fait de *Verbatim* que l'Américain est méprisé par l'ensemble de la classe politique européenne, tandis que son ami Brian est considéré par Attali — voilà qui étonnera les Canadiens! — comme un homme «remarquable, amical, ouvert et d'une grande rigueur» qui «saura apaiser — sans l'humilier — le rêve francophone» (n'oublions pas, cependant, que celui qui parle est le plus proche conseiller d'un Président qui «n'a jamais éprouvé de passion pour la cause québécoise, qu'il juge dépassée») et dont on loue la «vision européenne».

Rien de ce qu'a pu dire ou penser Mitterrand n'échappe à Attali. A propos de Claude Cheysson, qui occupe alors l'importante fonction de ministre des Relations extérieures, le Président, exaspéré, lance plusieurs fois plutôt qu'une: «Qu'il se taise, surtout! Mais qu'il se taise, qu'il se taise!». Le Président, qui est humain, a des remarques encore moins obligeantes sur ses autres ministres et sur ses homologues; si toute la vérité n'est pas connue à répétition, Attali n'en a cure. Mitterrand a-t-il approuvé *Verbatim* avant publication? On l'a entendu dire: «Oui, j'ai lu le livre d'Attali»; mais il aurait aussi affirmé: «Je n'ai pas vu, et je commence à en avoir assez de cet Attali qui raconte partout que j'ai lu son livre».

C'est qu'Attali est tombé en disgrâce. *Verbatim* est l'objet d'une polémique, non seulement parce que son auteur y dévoile et interprète les dessous de la politique française et internationale — aussi ce livre ne saurait être un ouvrage de référence «objectif», mais, plus grave encore, parce qu'il aurait utilisé exactement 43 extraits de 6 dialogues entre Mitterrand et Elie Wiesel. Ces dialogues — intitulés «Enfance», «Foi», «Peuple juif», «Guerre», «Écriture et littérature», «Déportation», qui devaient constituer la matière d'un livre à paraître aux éditions Odile Jacob, ont été échangés entre 1987 et 1989; or *Verbatim* concerne, faut-il le rappeler, les années 1981-1986. Voilà du coup Attali accusé de plagiat et de falsification de dates; et voilà qu'on ressort les autres livres (14 essais et 2 romans depuis 1973) de ce Juif sépharade brillant et pressé, qu'on rappelle les emprunts — sans guillemets — à Ernst Jünger et à Jacques Le Goff dans *Histoires du Temps* (Fayard, 1982)...

Est-ce à cause de *Verbatim* ou de la propension aux dépenses somptuaires? Toujours est-il que Jacques Attali vient d'être démis de sa fonction, qu'il occupait depuis 1991, de président de la Banque européenne pour la reconstruction et le développement de l'Europe de l'Est, la BERD.

Ouvrage sulfureux et suspect, donc, *Verbatim* n'en constitue pas moins un exercice unique. Et certains, sans doute, se réjouissent secrètement de cette histoire de dialogues Wiesel-Mitterrand: il y a là suffisamment pour discréditer un livre qui n'est pas qu'un tissu de mensonges et qui, par ses révélations sur le monde politique, s'avère extrêmement dérangeant. *Verbatim* — le journal des années glorieuses de Jacques Attali — est, quoiqu'on en dise, un projet à la fois intelligent, prétentieux, ambitieux mais courageux, aussi. Tout à fait à l'image de son auteur, personnage ambigu qui met ici à nu ce dont il était lui-même avide: le pouvoir.

Familles en décomposition

LUCIOLES

Shiva Naipaul, traduit de l'anglais
par Lisa Rosenbaum, Éditions de l'Olivier, Paris

NAÏM KATTAN

Nous sommes à Port of Spain, à Trinidad. Trois ethnies, trois traditions, trois cultures. D'abord les Britanniques, peu nombreux mais qui gouvernent sans imposer une norme sauf administrative. Les Noirs constituant la majorité de la population et finalement des Indiens. Shiva Naipaul, frère du célèbre écrivain, lui-même auteur de plusieurs romans, mort à quarante ans, appartient à cette dernière communauté et son livre évoque la vie à travers celle d'une famille, les Khoja. Ceux-ci sont riches et puissants, du moins le croient-ils. Ils le sont surtout au sein de leur propre ethnie.

Naipaul saisit la vie de ces Indiens à leur période d'acculturation, de décadence. L'une des filles Khoja épouse un chauffeur d'autobus, Ram, Indien comme elle mais qui ne possède pas de terre. Il rêve de puissance et de grandeur. Deux fils sont nés; tous deux détestent la famille Khoja dont l'ultime représentant Govind est un homme pompeux, vide qui se prétend être un disciple de Rouseau et qui cherche à maintenir une tradition indienne édulcorée affadie et réduite à des gestes plus folkloriques que rituels.

Ram fait la connaissance d'une Anglaise, Doreen qui se jette littéralement sur lui. Leur liaison dure plusieurs années. Après la mort de Ram, ses deux fils cherchent leurs voies dans des directions opposées. Le plus jeune, adepte du cinéma, imite les héros hollywoodiens. Il se révolte, quitte l'école, se rend chez son oncle Khija, l'agresse, démoli sa bibliothèque avant d'être arrêté par la police. Après un séjour de six mois en prison, il se rend à New York, dans l'Amérique de ses rêves. L'ainé, studieux sans imagination, entend devenir médecin. Il n'est pas admis dans les universités britanniques et se rend en Inde pour poursuivre ses études. Il revient, quelques années plus tard, amorphe, après avoir été hospitalisé pour dépression nerveuse.

Autour de ce noyau gravitent une multitude de tantes et de cousines. Chronique familiale? *Lucioles* l'est assurément. Sur ce plan, il présente un intérêt moyen sinon médiocre. Cette famille indienne offre tous les ingrédients d'un exotisme accrocheur. Naipaul évite heureusement cette facilité qui constitue en fait un écueil. La famille Khoja est en décomposition. Pour ces Indiens des Caraïbes, l'Inde est un territoire et ne représente ni rêve ni idéal. A peine une source d'une religion plus apprise, énoncée que vécue. Le christianisme des maîtres britanniques fait irruption et l'auteur décrit avec une ironie crispée une nuit de Noël célébrée par Ram, où sont invités sa maîtresse anglaise et un collègue noir. L'on constate que la

perte d'une culture ne conduit pas nécessairement à l'acquisition d'une autre. A cette période de transition et d'incertitude pointe l'image d'une Amérique apparemment proche et pourtant tellement insaisissable.

Ce roman est aussi un document sur un moment de l'histoire des Caraïbes. On y sent les hostilités sourdes, les mépris et les haines. Les Anglais regardent de haut ces indigènes non civilisés. Les Indiens cherchent à éviter toute intimité avec les Noirs qui, à leur tour, les traitent de «coolies», de portefaix, terme méprisant qu'ils empruntent aux Anglais. On se dit que les frontières invisibles qui séparent les groupes cherchant à se protéger par des traditions anémiées, peuvent à tout moment tomber et c'est alors l'irruption de la haine et du conflit.

Dans ce roman, les rapports de cultures sont vécus au quotidien. Des hiérarchies se trouvent bouleversées et des supériorités ne sont plus reconnues. Ont-elles jamais existé? On attend la richesse d'une synthèse et l'on tombe sur un ridicule syncrétisme.

Une culture nouvelle naîtra peut-être. En attendant, Port of Spain est le microcosme où les cultures en décomposition transforment l'île en vase clos, où l'enfermement cerne, où l'air devient irrespirable. A partir d'une chronique familiale, Naipaul réussit à nous faire sentir les vicissitudes, les pièges et les impasses des cultures en mutation.

Les petits bricolages

Des mots qui ne font rien pour réhabiliter la nouvelle

LA FIANCÉE D'ARCHI

Florent Veilleux,
Éd. Québec / Amérique,
Montréal, 1993, 159 pages.

PIERRE SALDUCCI

En sommes-nous vraiment là, aujourd'hui, en 1993? En sommes-nous encore à considérer la nouvelle comme le prétexte à de petites histoires (très petites), le plus souvent anecdotiques et invraisemblables, dont le seul objectif serait de mettre en place une inéluctable chute finale qu'on voudrait toujours «punchée» et conçue comme un revirement systématique plus ou moins spectaculaire? N'est-ce pas une vision particulièrement étroite et désuète de la nouvelle? C'est là en tout cas, le genre de questionnement que suscite *La fiancée d'Archi*, premier recueil de Florent Veilleux.

Les 12 nouvelles qui composent le recueil de Florent Veilleux se partagent essentiellement entre deux types d'inspiration: les nouvelles fantastiques et les nouvelles de l'absurde. Le recueil s'ouvre sur un ton plutôt fantastique. Dans «*La fiancée d'Archi*», un jeune couple assiste à la transformation du chat et du chien de la maison en êtres humains qui copulent sous leurs yeux. Dans «*Un air de famille*», une femme revient vivre avec son fils sous la forme d'un chat qui lui inspire des tableaux. Dans «*La photo dans le médaillon*», un enfant mort écrit des romans par l'intermédiaire d'un vieillard qui lui prête sa main. Enfin, dans «*Les yeux du brouillard*», un homme croit voir

apparaître dans le brouillard les yeux de son amante décédée, tandis que dans «*Passiflora Herbertiana*», un illuminé s'prend des plantes jusqu'à les désirer, les épouser et faire l'amour avec.

La partie consacrée à l'absurde met en scène un robineux qui réunit les fous pour finalement leur «chier à la gueule» («*Le penseur*»), un chat monstrueux que son maître dresse comme un chien et qu'il utilise pour une vengeance personnelle («*Le chat de Bill Marlow*») mais également un couple qui ne se supporte plus («*Je vais tuer*»), un dému qui quête auprès de Dieu par ordinateur interposé («*Un pet de lapin*») et un inventeur délirant qui se réjouit dans l'inutile et le non-sens («*La chamine à escouer la pocho*»).

Autant d'histoires qui ne perdent pas une occasion de s'attarder sur

des scènes de sexe sans intérêt, sur des considérations proches du cliché, témoignant sans cesse d'un humour douteux, et dont le style ne repose que sur des jeux de mots éculés et des effets faciles. Dans ce marasme, le petit conte sympathique «*Faites-moi de l'air*», qui met en scène tous les vents de la planète prêts à détruire le monde sur ordre de Dieu, a l'air d'un pur chef-d'œuvre.

Dans leur ensemble, les nouvelles

de *La fiancée d'Archi* sont du genre à laisser pantois, mais plus de stupéfaction que de fascination. Elles sont comme l'installation de machines articulées que présente Florent Veilleux cet été au Vieux-Port de Montréal et privilégient les gadgets ou les petits bricolages, plutôt que le sens et la finalité. Malheureusement, ce qui peut être bon pour une installation ne l'est pas forcément en littérature.

VOS ROMANS DE L'ÉTÉ!



L'Anse-Pleureuse
Claudie Stanké

Roman fragile et mélancolique, *L'Anse-Pleureuse* laisse couler entre ses pages la pénétrante musique de la solitude.

Collection L'Arbre
130 pages / 16,95 \$

Silence, on coupe!
Luc Lussier

Écrit d'une seule haleine, dans un style aussi cru que ce qu'il a à dire, ce roman, qui révèle les dessous du milieu du cinéma québécois, saura amuser ou en agacer plus d'un!

Collection L'Arbre
116 pages / 14,95 \$

Farida

Naïm Kattan

Farida, femme, juive et chanteuse, lutte pour sa survie et pour sa liberté dans une société archaïque bouleversée, celle de l'Irak de 1936, sur laquelle plane l'ombre inquiétante de la guerre.

Collection L'Arbre
196 pages / 21,50 \$

En vente chez votre libraire



Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

**Améliorez
votre français écrit**

Cours sur mesure

à la maison, au bureau, en vacances...

Date limite d'inscription: 30 septembre 1993

Pour recevoir le dépliant d'information,
appeler au (514) 343-7393
ou remplir la formule suivante et la retourner à:

Cours autodidactique de français écrit (CAFÉ)
Université de Montréal, C.P. 6128, succursale A,
Montréal (Québec), H3C 3J7

Nom et prénom

Adresse

Ville

Code postal

(0297)

L'enquête se poursuit

Sous la direction de Jacques Grand'Maison et de Solange Lefebvre

Une génération
bouc émissaire
Enquête sur
les baby-boomers

Le procès des 35-50 ans ne fait que commencer. Après *Le drame spirituel des adolescents* et *Vers un nouveau conflit de générations*, cette nouvelle enquête explore les causes de ce procès et montre en quoi la génération des baby-boomers révèle les courants souterrains qui secouent dans ses fondements la société québécoise d'aujourd'hui.

Volume de 440 pages — 25,95 \$

En librairie

afides

LIVRES

Le coyote et le sphinx

LA FARCE DES DAMNÉS

Antonio Lobo Antunes. Traduit du portugais par Violante Do Canto et Yves Coleman Christian Bourgois, Paris, 1992, 330 pages.

LA RÉPUBLIQUE DES CORBEAUX

José Cardoso Pires. Traduit du portugais par Jean-Claude Masson Gallimard, Paris, 1992, 185 pages.

HERVÉ GUAY

Cardoso Pires et Lobo Antunes sont parmi les écrivains portugais les plus en vue. Le premier, né en 1925, a vécu de bout en bout la dictature de Salazar. Le régime a traversé seulement une partie de l'existence de l'auteur du *Retour des Caravanes*, né pendant la seconde guerre. Pourtant, dans les deux cas, l'ombre du dictateur, de même que l'énorme poids des années où il a été au pouvoir, noircit leurs ouvrages, voire les rend difficiles à apprécier sans de bonnes notions d'histoire.

C'est encore plus vrai pour les fables de Cardoso Pires. Ne serait-ce que parce qu'il faut reconnaître de qui se moque l'écrivain et ce que symbolisent les cochons volants et les blattes qui traversent son monde. Le fabuliste a beau déployer une «immense fantaisie» et des références littéraires étendues (on reconnaît au passage Kafka, Pessoa, T.S. Eliot), ses récits croulent sous les énigmes accumulées.

En comparaison, le roman de Lobo Antunes, même s'il confronte le lecteur aux différentes générations d'un clan lusitanien déchu, se laisse tout de même plus aisément apprivoiser. Il s'agit d'une charge colossale contre la famille portugaise dont les phrases en spirale étourdissent.

Lobo Antunes l'a bâti comme une cantate à voix multiples. Chaque descendant, ou relation mêlé de près à la destinée de la famille, y prend la parole et révèle du coup les haines et attractions qui l'animent. A cause de la succession des narrateurs et du déchaînement des impressions qui y fait rage, on pense par moments à *Le bruit et la fureur* de Faulkner. D'autant plus que l'action s'articule également autour de la mort d'un grand-parent.

Dans ce tableau de rapaces frappé par Antunes, la course à l'héritage ne pouvait pas manquer d'intervenir. Troublante y est cependant la description des mœurs sexuelles de la famille où l'inceste est toléré au su de tous. Mais s'il y a un morceau de bravoure à couper le souffle dans ce roman, c'est certes la scène où la femme du grand-père le quitte. Il ordonne alors à son chien de chasse de l'attaquer et de la lui ramener comme une bête.

En revanche, le style du romancier laisse parfois le lecteur à bout de souffle. Ainsi Lobo Antunes mêle reminiscences lointaines et épisodes actuels tant et si bien que la plupart du temps, le passé a préséance sur le présent. Il l'empêche même d'émerger comme si la lignée en cause croulait sous le poids des ans, entraînant la maison sans exception dans sa perte.

Si on me permet une comparaison obscure, Lobo Antunes écrit comme un coyote au souffle chaud et putride, déchirant à belles dents l'institution fondamentale de sa meute, tandis que les métamorphoses à devinette de Cardoso Pires semblent tout droit sorties du répertoire du sphinx. Somme toute, la violence démesurée du premier me semble préférable à la culture elliptique et morbide du second.

En queue de poisson

MA SIRÈNE

Richard Cyr, *L'Hexagone*, Montréal, 1993, 96 pages

PIERRE SALDUCCI

Musicien, graphiste et peintre (il a d'ailleurs réalisé l'illustration de la couverture de son livre), Richard Cyr est également romancier et *Ma sirène* est déjà son second titre, après *Appelez-moi Isaac*, paru en 1990 chez l'Hexagone.

Pour Ulysse, le narrateur du roman (comment peut-on se nommer autrement dans une histoire de sirène?), la sirène symbolise l'amour. C'est cet être mystérieux rêvé, fantasmé et donc à la limite entre le réel et la légende, qu'on appelle secrètement en soi et qui répondrait à toutes nos espérances sentimentales, comblant tous nos désirs. Ulysse cherche sa sirène. Il la cherche d'une part dans sa vie, car à quarante ans il est toujours célibataire et s'occupe de sa vieille maman, mais surtout dans la fiction, car, à ses heures perdues, Ulysse est écrivain. Il a décidé d'écrire cinq histoires de sirène, «une pour chaque doigt».

Le roman de Richard Cyr alterne ainsi en permanence la description de la vie d'Ulysse et la transcription de ses histoires de sirène. On ne tardera pas en fait à se rendre compte que les deux univers sont intimement liés. En effet, les sirènes des récits d'Ulysse ne sont rien d'autres que les figures de sa propre vie qu'il transpose à loisir dans des univers plus ou moins fantastiques. On rencontrera ainsi au rang des sirènes en puissance, Lolita (une amie d'enfance), Supoorina (sa tante), sa propre mère (qu'il appelle Mama), Lola (être hybride qui rappelle Lolita) et Eve (être hybride également qui finit par se transformer en

Marc, symbole d'une attirance homosexuelle). Toutes ces sirènes interviennent dans des mondes étranges, parfois sans hommes, parfois sans femmes, des déserts, des ruines de civilisations post-nucléaires, etc. Mais là n'est pas l'intérêt principal du roman, tout au contraire. *Ma sirène* aurait fort bien pu se passer de toutes ces divagations plus ou moins rébarbatives.

Là où le roman de Richard Cyr atteint une tout autre dimension, c'est lorsqu'il s'engage dans la peinture de la détresse affective, lorsqu'il évoque la culpabilité qui régit le rapport de la mère et du fils, ou encore lorsqu'il décrit le conflit intérieur et les aspirations qui poussent Ulysse à l'écriture. Car il se cache un véritable drame derrière ce personnage singulier, drame qui se dévoile très lentement tout au long du récit. En effet, à l'âge de dix ans, Ulysse a délibérément entraîné sa mère, à qui il reprochait son indifférence et son mépris, dans un incendie volontaire dont il espérait pouvoir la tirer à temps pour mériter ainsi sa reconnaissance. Mais voici que le sauvetage échoue, que sa mère se retrouve gravement brûlée et impotente et que l'acte d'amour vire à l'acte criminel. Dès lors, Ulysse renonce à tout et décide de rester au chevet de sa mère. Trente ans plus tard, il paie encore sa dette de fidélité, toujours rivé à cette mère, réduite bien plus à un fantôme qu'à un être vivant.

Quant il s'agit de décrire la solitude de son personnage, la frustration dans la quête amoureuse ou la complexité des relations filiales, Richard Cyr livre véritablement de très belles pages. Son roman, un peu froid au début, finit par prendre facilement une certaine ampleur pour composer alors le portrait touchant d'un être fragile et marginal. Quant aux histoires de sirène, c'est bien connu, elles finissent toujours en queue de poisson.

Lisette Morin 1924-1993

La dernière page du Feuilleton

La grande liseuse n'est plus

Les lecteurs des pages littéraires du DEVOIR ne retrouveront plus le *Feuilleton* de Mme Lisette Morin, qui est décédée cette semaine des suites d'un cancer. Depuis Rimouski où elle habitait et où elle a mené une grande carrière de journaliste, Lisette Morin faisait parvenir au DEVOIR, depuis huit ans, son «papier» hebdomadaire dans lequel elle traitait avec une fidélité rare des romans parus en France et en Europe.

Familière des romanciers de fond comme les Green, Bazin, Marceau, Sagan, Del Castille, Nourissier, Labro, D'Ormesson, Boulanger, Mme Morin était aussi parfois attentive aux écrivains plus personnels ou plus difficiles comme Modiano, Le Clézio, Quignard, Bianciotti, Michel Rio, qu'elle découvrait avec un

appétit de lecture demeuré intact jusqu'à la toute fin de sa vie.

Le 26 juin dernier elle publiait dans nos pages un dernier *Feuilleton* du samedi, parlant du roman de Félicien Marceau, *La Terrasse de Lucrèce*, et rappelant au sujet de cet écrivain admiré qu'elle avait relu au moins trois fois son *Capri petite île*. Mme Morin aimait la lecture et avait ses écrivains. Marceau, par exemple, elle le lisait depuis ses débuts en littérature dans les années cinquante. Elle lui était restée fidèle.

Cette liseuse, que vous avez pu lire ici, entretenait avec les livres un commerce heureux.

Robert Lévesque

PARCOURS D'UN ÉCRIVAIN

Carnet 49



MARIE-CLAIRE BLAIS

Is appartient tous les trois à la même éclatante famille, Bessie Breuer, romancière et dramaturge, Henry Poor, peintre, céramiste, et Annie, Anne Poor, leur fille qui continue de peindre et d'exposer aujourd'hui ses remarquables tableaux dans les galeries de New York ou dans les collections d'œuvres d'art, dont les œuvres d'Henry Poor font aussi partie, à travers les États-Unis. Annie est le seul être vivant de cet étonnant trio qui me semble encore indivisible comme il l'était hier, dans la maison de Bessie sur la colline de Truro en été ou dans cet atelier sur une ferme qui était celui d'Annie toujours enveloppé par les brumes du Maine, un atelier que je vois encore éclairé de sa lampe à l'huile quand survient la nuit et que nous sommes tous réunis dans une pièce sombre, placés à

comme dans une composition de Van Gogh, avec ces reflets d'une lumière jaune sur nos fronts, une lumière colorée de Henry contenant des fruits, dans une armoire, un dessin d'Annie, souvent un croquis pour un portrait, séchant sur un mur. A Truro c'est Bessie qui exerce sur de jeunes auteurs comme Robert et moi, sa fascination: celle qui a écrit *Memory of Love* (*Souvenir d'Un Amour*), ce premier roman de Bessie dont Carson McCullers dit lors de sa publication en 1935 qu'il est un petit chef-d'œuvre, et Clifton Fadiman, «un classique» nous séduit autant par la profondeur de ses livres que pour sa personnalité au caractère complexe, difficile, car comme tout vrai écrivain, Bessie nous semble souvent en lutte avec elle-même et bravant tous les démons dont elle est possédée, comme l'étaient ces écrivains Russes à qui on la compare, Tchekhov, Tourgueniev. Car Bessie est à la fois bonne et violente, douce et féroce ses paroles peuvent nous transpercer comme un dard, mais dans sa maussade indulgence elle semble nous dire aussi: «Apprenez à vous défendre dans la vie... soyez forts... et nous l'écouterons avec un respect mêlé d'inquiétude. Lorsque je fais sa connaissance, en 1964, Bessie a enfin consenti, avec le soutien moral de Barbara qui la pousse à écrire à nouveau, à reprendre sa pièce *Sundown Beach* (*Plage du Soleil Couchant*) dont Elia Kazan a déjà fait une mise-en-scène en 1948, dans une production de l'Actors Studio, mais même si elle écrit et réécrit ce texte qui représente si bien la décrépitude mentale et matérielle des années de fin de guerre qui afflige une population consciente, ce que Kay Boyle qualifie dans sa préface à l'ouvrage *Sundown Beach* publié par Grindstone Press en 1973, «de malheureuse victoire, le vide de la malheureuse victoire» de l'année 1945, Bessie ne semble plus aimer écrire comme autrefois, elle craint d'avoir perdu dans l'amertume de l'attente, — car un éprouvant silence a suivi la parution de ses nouvelles, après l'immense succès de son premier livre — sa spontanéité, sa fraîcheur, le drame de ces êtres désillusionnés qu'une fin de guerre condamne à la pauvreté et à la dérive n'est-il pas un peu le sien, dit-elle? Dans son entêtement souvent fertile pour ses amis Barbara lui répète qu'il faut faire jouer *Sundown Beach* en ces années 60 d'une cynique violence, la sincérité de cette pièce n'est-elle pas attendue par la jeunesse militante? C'est Barbara qui abolira ces doutes, ces hési-

tations de Bessie: on reverra *Sundown Beach*, dans une mise-en-scène de Salem Ludwig, à New York, le 12 mai 1964, et les personnages Tchekhoviens de Bessie revivront, mais pour si peu de temps, car le pays, loin de partager la pensée pacifique de Bessie et de ses amis écrivains, n'a que des préoccupations guerrières, ainsi la pièce connaît ce sort injuste de passer presque dans l'oubli.

Puis viennent les années perruqueuses de la maladie, la vieille dame qui avait été une conteuse raffinée, celle qui nous introduisait dans le monde des acteurs de New York, chez ses amis écrivains, l'amie de Carson McCullers, d'Elia Kazan, soudain ne parle plus, elle vit désormais près d'Annie dans la maison d'Henry à New City, cette maison qui est une œuvre d'art que l'on peut visiter, l'habitat du sculpteur, du céramiste Henry Poor, mais c'est une maison Chagallienne pour y vivre, non y mourir, Bessie vit là dans une chambre, elle est consumée par des maux de gorge, sa voix est si lamentablement faible qu'elle doit se servir d'une clochette pour appeler Annie. Je l'entendrai ainsi pour la dernière fois, dans cette chambre de New City, en écoutant ce son de la clochette, qui dira au revoir, et au son de cette clochette, tenue orgueilleusement par la main d'une agonisante, je croirai entendre vibrer sous leurs cadres tous les tableaux de la maison, tels les vitraux d'une cathédrale.

C'est dans ce lit, cette chambre de l'ultime accueil, qu'Annie a peint sa mère comme elle la voyait alors, une mère gracieuse mais forte, au regard assagi par tant de douleurs, de replis muets, si le corps, la tête ont été rétrécis par le mal, comme s'ils eussent été fondus à la taille d'un oiseau tombé du nid, une lueur de férocité se couvrable habite encore l'oeil, le regard est une lampe sans tranquillité qui brille dans les ruines du corps détruit, est cette lampe, c'est l'âme d'Annie, me disais-je en regardant ce tableau dans une galerie de New York, c'est le lien de concrète durée entre la mère et la fille, entre Bessie et nous qui l'avons connue, qui avons lu ses livres. Et pourtant ce trio est si indivisible, sur les collines de Truro que je vois encore Annie expliquant à sa nièce Anna (qui sera elle aussi peintre et sculpteur) comment peindre le pommier, le cerisier, d'un seul trait de crayon, de la plume, Bessie s'y promène, ses feuilles à la main, non elle n'écrit jamais plus, dit-elle à Henry qui travaille au jardin, elle hait l'écriture, son humeur est fulminante, elle referme quand même derrière elle la porte de la maison et disparaît jusqu'au soir, et pour Barbara, ne serait-ce que pour faire plaisir à cet être tendre et noble qui exige d'elle tant d'honnêteté, de continuité, cet être qu'à cet instant Bessie juge insupportable, Bessie écrit, reprend avec le ton de l'urgence, *Sundown Beach*, la *Plage du Soleil Couchant*. Plus tard autour d'un délicieux repas préparé par Henry, Bessie sera plus joyeuse, ses petits-enfants seront près d'elle, Anna, ses chats et ses lapins, chacun des enfants aura dessiné, peint une aquarelle, conquise par le bonheur de sa journée sur l'écueil des mots, Bessie dira à sa famille, à ses amis, dans un moment de satisfaction encore plein de doutes... «Je pense que Barbara n'a pas eu tort lorsqu'elle m'a dit de réécrire *Sundown Beach*...»

BEST-SELLERS



Librairie Garneau

LIBRAIRIE AGRÉE

ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1 COEUR ÉCLATÉ, de Michel Tremblay — Leméac
- 2 L'ÉTÉ DE L'ÎLE DE GRÂCE, de Madeleine Ouellette — Michalska Québec/Amérique
- 3 LE SORCIER, de Francine Ouellette — La Presse
- 4 UN HOMME EST UNE VALSE, de Pauline Harvey — Les Herbes Rouges

ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1 QUÉBEC EN JEU, de Guy Rocher et Gérard Daigle — P.U.M.
- 2 LA DÉROUTE DES SEXES, de Denise Bombardier — Seuil
- 3 GRANDEUR ET MISÈRE DE LA MODERNITÉ, de Charles Taylor — Bellarmin

ROMANS ÉTRANGERS

- 1 UN JOUR TU VERRAS, de Mary Higgins Clark — Albin Michel
- 2 LA FİRME, de John Grisham — Robert Laffont
- 3 MAÎTRE DES ILLUSIONS, de D. Tarrt — Plon
- 4 FAROUCHE, de Judith Michael — Robert Laffont

ESSAIS ÉTRANGERS

- 1 COMMENT SATISFAIRE UNE FEMME À CHAQUE FOIS, de Naura Hayden — Flamme
- 2 MARILYN MONROE, de Donald Spoto — Presse de la cité
- 3 MARLENE DIETRICH, de Maria Riva — Flammarion

LIVRE JEUNESSE

- 1 YOKO TSUNO: L'OR DU RHIN, de Roger Leloup — Dupuis

COUPS DE COEUR

- 1 LES AIGLES NOIRS, de Larry Collins — Robert Laffont

24 côte de la Fabrique, Québec, G1R 3V7
Tél.: (418) 692-4262



ESSAIS QUÉBÉCOIS

La chronique de Robert Saletti
reviendra avec la rentrée de
septembre. M. Saletti est
actuellement en vacances.



LIVRES RÉCENTS
ANCIENS - RARES
ET D'AUBAINES

ACHETONS LIVRES
ENCORE UTILES
TÉL.: 845-7307

CHAQUE ANNÉE, DES MILLIERS DE
LIVRES PARAISSENT.
PARMI EUX, IL Y A CEUX DE
NUIT BLANCHE ÉDITEUR.

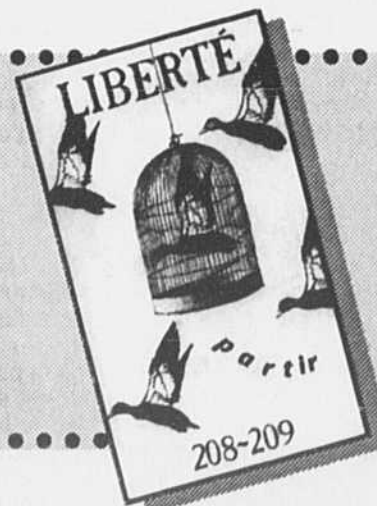


Fêtes et spectacles du Québec
par Rémi Tourangeau



La littérature au cégep
par une équipe de l'Université Laval

NUIT BLANCHE ÉDITEUR
DES LIVRES INTELLIGENTS



LIBERTÉ 208/209

SEPTEMBRE 1993 288 pages
En vente chez votre libraire 10\$ + taxes

PARTIR

Il suffit parfois d'un sifflement de train au cœur de la nuit, d'une sirène de paquebot perçant les brumes, d'un klaxon de voiture à un poste frontière, du claquement de moteur d'un avion de brousse, et voilà que résonne l'appel du voyage...

ARTS

À volonté et à satiété

Par beau temps, Chez Soi offre même le trottoir pour terrasse

RESTAURANTS

JOSÉE
BLANCHETTE

Depuis six ans, je passe et rapasse devant ce petit resto sans jamais oser m'arrêter. D'avantage qu'un restaurant de quartier, Chez Soi est une «pépote roulante» et un appendice de la cuisine de nombreux résidents du Plateau Mont-Royal. Par beau temps, le trottoir sert de terrasse et il n'est pas rare de voir les clients manger leur assiette sur les genoux. J'ai toujours cru, à tort, que cette enseigne était le lieu de rendez-vous d'une secte et d'une poignée d'initiés. En fait, Chez Soi est un resto Krishna, végétarien et à but non lucratif, mais auquel tous les non-croyants ont accès.

Gilles, une grosse cuillère en main, nous accueille avec un sourire fendu jusqu'à la casquette. «C'est votre première fois?» demande-t-il pour se faire rassurant. Nous avons manifestement l'air de débutantes au temple, un peu gauches et intimidées par l'odeur d'encens. Devions-nous enlever nos sandales à la porte et nous signer avant d'entrer? On a presque l'impression de se joindre à un repas de famille déjà entamé. «Je vous sers une assiette de Kithri avec salade, poursuit Gilles. Vous avez de la vinaigrette ici et trois sortes de pain. C'est 4,50\$ à volonté avec le dessert. Mais le dessert, c'est moi qui fixe les quantités!»

Gilles nous avait averties: le danger croît avec l'usage et la plupart des clients sont aussi des habitués, certains y reviennent chaque jour de la semaine. Et puis c'est tout aussi équilibré que la cuisine de maman, sans compter qu'on ne fait pas la vaisselle. Le Kithri est un plat indien fait de lentilles daal, de riz et de légumes tels que haricots verts, carottes et pois. Le tout est épicé à l'indienne avec force gingembre et coriandre fraîche. Un délice avec la salade romaine et le papadam, galette indienne frite à l'anis. Chaque jour le menu solo change et, m'explique Hélène Archambault, l'une des fondatrices, on peut aussi bien servir du pâté chinois végétarien, des fèves noires avec salsa mexicaine, une lasagne aux aubergines, qu'une salade-repas aux légumineuses, céréales et noix. Les desserts varient eux aussi: parfois biscuits au ca-

roube (ouache!), parfois desserts indiens ou tartes aux fruits. «Ce resto est unique, souligne Hélène, parce que la nourriture est offerte à Dieu.»

Ce resto est surtout unique parce qu'on a l'impression d'y manger entre frères et sœurs, sans avoir à faire sa prière avant le repas et sans se faire vendre quoi que ce soit sinon un plat de lentilles indiennes. Avis aux hommes et femmes de bonne volonté. Un repas pour deux personnes vous coûtera 9\$ avec taxes et avant service.

CHEZ SOI

421 rue Marie-Anne est
tél. 847-7598
Ouvert du lundi au vendredi de 17h à 19h
Repas pour emporter

Autre religion, autres moeurs. Le Paradis du Végé sur la rue St-Dominique côtoie les brochettes païennes de la rue Prince-Arthur et

s'arme des meilleures intentions du monde. Toute la journée, un buffet végétarien chaud et froid «des cinq continents» est composé d'une vingtaine de plats. Ce dépassement culinaire est offert dans une atmosphère sans fumée et sans alcool. La fraîcheur est au rendez-vous et ce paradis retrouvé nous change drôlement de la bouffe granole et usinée du Commen-

sal. Quatre chefs officient aux fourneaux du restaurant: un Indien, un Roumain, un Libanais et un Brésilien. Ce qui explique la présence de cette pizza Zattar épicée au goût du Liban, cette salade Fatouh égyptienne, ce plat de fèves noires cubaines et plusieurs plats indiens, tous succulents. La sauce Taj Mahal aux champignons, gingembre, cayenne, ail et crème sur le riz basmati au gingembre et clou de girofle font un mariage heureux. De même le concentré de soja en cubes (semblable au

seytan) sauté au lait de coco et aux épices indiennes aux côtés de l'okra Massala parfumé aux tomates, cumin, gingembre et coriandre fraîche.

La maison offre des jus fraîchement sortis de l'extracteur, aux tomates épicé, au cantaloup ou aux fraises. Des bières sans alcool comme la Heineken sont également disponibles pour se désaltérer. Et si votre soif de «grandir» vous dépasse, une librairie ésotérique vous attend à l'étage supérieur.

Buffet à volonté à 6,95\$ le midi et à 9,95\$ le soir avant taxes et service.

AU PARADIS DU VEGÉ

3620 rue St-Dominique
tél. 499-9941
Ouvert du dimanche au jeudi de 11h30 à 22h30 et le vendredi et samedi de 11h30 à 23h. Brunch le dimanche. Livraison et plats pour emporter.



Pourquoi pas une cave à vin?

Petit guide pour conserver et faire vieillir convenablement le bon vin

VINS

NOËL MASSEAU ET
PIERRE SÉGUIN

Une cave à vin bien remplie offre un privilège de plus en plus rare aujourd'hui, le privilège du choix. De choisir le cru qui fera merveille avec un plat particulier, de boire le vin à maturité parfaite et d'en superviser le vieillissement. Le but principal d'une cave à vin est donc d'assurer à son propriétaire un stock et de jouir du vin lorsqu'il sera à son apogée ou quand l'amateur sera disposé à goûter le vin. Le vinophile pourra aussi profiter de la disponibilité d'un cru, surtout qu'au Québec, aux Maisons des Vins en particulier, la plupart des vins ne font que de brèves apparitions.

Les grands vins de Bordeaux, de Bourgogne et de quelques autres grandes régions viticoles gagnent beaucoup à vieillir en bouteille à l'obscurité et à la fraîcheur d'une bonne cave. Ces grands vins mettent parfois 10 années à s'assouplir et à développer ces merveilleux parfums qui nous font craquer. Malheureusement un vin à son apogée est beaucoup plus coûteux et le plus souvent introuvable puisque la SAQ ne vend pas de vins vieux. Et même si on en trouvait, dans quel état sont les bouteilles. Plus souvent qu'autrement, on paie très cher une bouteille mal conservée et décevante à la dégustation. Vaut mieux acheter un vin en jeunesse et le faire vieillir soi-même.

Température, humidité et obscurité

Pour conserver et faire vieillir convenablement le bon vin, la cave devra répondre à quelques critères de base que voici. La température devra être la plus constante possible et se situer entre 8 et 18°C avec comme idéal 13°C. Plus la température est élevée, plus l'évolution du vin se fait rapidement. La régularité thermique est ce qu'il y a de plus important à tel point qu'il est préférable d'avoir une cave toujours à 16° plutôt qu'une cave dont la température oscille quotidiennement entre 12 et 14°. La température d'une cave passive, c'est à dire dépourvue de système de réfrigération, variera avec les saisons. Ces lentes variations saisonnières ne sont absolument pas néfastes aux vins. Une température de 10 ou 11°C l'hiver et un maximum de 18° l'été sont souvent celles qu'on retrouve dans de très bonnes caves naturelles des grandes régions viticoles.

L'humidité devra se situer à environ 70%. Elle empêche le dessèchement du bouchon et l'oxydation du vin qui s'en suivrait. C'est d'ailleurs pourquoi on conserve les bouteilles de vin couchées afin que le vin humecte continuellement le bouchon. L'excès d'humidité n'affecte pas le bouchon ni le vin mais fait pourrir les étiquettes et les cartons en plus de favoriser l'apparition de moisissures et de mauvaises odeurs.

L'obscurité est préférable car la lumière affecte les vins. C'est d'ailleurs pourquoi le verre des bouteilles est généralement teinté afin de protéger le précieux contenu.

Moins de 1000\$

Toutes ces conditions sont faciles à remplir si l'on possède une maison avec un sous-sol. Il suffit de fermer un coin, au nord si possible pour maximiser la fraîcheur, d'isoler les quatre murs ainsi que le plafond avec un bon isolant et un coupe-vapeur pour préserver l'humidité. On laissera le plancher de béton tel quel et il deviendra notre source de fraîcheur et d'humidité. On isole de préférence les quatre murs car les murs bétonnés de la maison conduisent le froid de l'hiver et la chaleur de l'été. La cave serait alors trop chaude l'été (20° et plus) et trop froide l'hiver (8°C et moins). Une cave bien isolée ne nécessite pas de système de climatisation et permet un vieillissement harmonieux de nos chers flacons. Il faudra cependant surveiller l'humidité de la cave qui baissera sous les 50% pendant la saison hivernale. On la corrige en arrosant un peu le plancher de la cave ou en y installant un petit humidificateur.

La dimension sera fonction de l'espace disponible et des ambitions de chacun. Une petite pièce dont la surface fait 1,30 par 2 mètres et haute de 2 mètres peut contenir jusqu'à 900 bouteilles. Un bon bricoleur construira une telle cave pour moins de 1000\$. Voici un conseil: si l'espace n'est pas un problème et que vous projetez la construction d'une cave pouvant accueillir 500 bouteilles en vous disant que cette capacité sera bien suffisante, soyez plus optimiste et doubler cette capacité. Les coûts de construction sont à peine plus élevés et il y aura toujours un nouveau millésime, un nouveau cru qui vous séduiront et l'espace deviendra un problème. C'est ainsi, les amateurs de vins manquent toujours d'espace.

Si vous n'avez pas accès à un sous-sol, pas de panique, vous pouvez aménager un coin d'appartement, un vaste placard, l'isoler sur toutes ses surfaces et installer un système de climatisation conçu à cet effet. Vos vins y vieilliront tout aussi bien. L'achat d'un bon système de climatisation augmentera la note d'environ 2000\$.

Un cellier d'appartement

Si toutefois aucune des solutions proposées plus haut ne vous convenait, vous pourriez jeter votre dévolu sur un cellier d'appartement. Il s'agit d'une armoire spécifiquement conçue pour entreposer le vin: température constante et idéale humidité, parfaite obscurité... Vous trouverez dans les boutiques spécialisées des modèles pouvant accueillir jusqu'à mille bouteilles. Pour vous donner une idée des coûts, calculez de 5 à 10\$ par espace de bouteille. Ainsi un cellier d'appartement d'une capacité de 275 bouteilles coûtera de 1500\$ à 3000\$ selon la marque.

LA TÉLÉVISION DU SAMEDI EN UN CLIN D'OEIL

□ = sous-titré / codé	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	24h00
2 CBF (R.C.) Montréal	Le Télé-journal	On aura tout vu!	Taquinons la planète!	Baseball: Saint-Louis vs Montréal					Le Télé-journal	Cinéma: Beauté fatale—Am. 87 Avec Whoopi Goldberg et Sam Elliott			
3 WCAX (CBS) Burlington	News	News	Star Search		Dr. Quinn, Medicine Woman		Internal Affairs (2e/2)			News		The Ed Sullivan Show	
5 WPTZ (NBC) Plattsburgh	News	News	Jeopardy!	Wheel of Fortune	Super Bloopers and New Practical Jokes		Empty Nest	Nurses	Sisters	News		Saturday Night Live	
6 CBMT (CBC) Montréal	Canada Games Highlights		In Wildness		Football: Ottawa vs Calgary					The National		The Country Beat (23h40)	
10 CFTM (TVA) Montréal	Cinéma: Le projet Manhattan—Am. 86 Avec Christopher Collet et John Lithgow				Cinéma: Surveillance—Can. 87 Avec Harvey Keitel et Lori Hallier				Miami		Le TVA, éd. réseau TVA sports et loterie		
12 CFCF (CTV) Montréal	News	Québec Country 93	Star Trek: The Next Generation		Katts and Dog	Bordertown	Counterstrike		The Commish		News, Lottery		Cinéma 12
15 TV5 (Télé Francophones)	Festival international	Dossiers justice	Journal de F2	Vision 5	Thalassa		Jeux sans frontières		Télé-tourisme	Le cercle de minuit		23h45 / Bermuda	
17 CIVM (R.-Q.) Montréal	Passe-Partout	Ramp-Arts	National Geographic		Natica Jackson, star		Cinéma: Les frères Mozart—Suéd. 86 Avec Etienne Glaser et Philip Zanden				Cinéma: À bout de souffle—Fr. 59 Avec Jean Seberg et Van Doude		
20 Musique Plus	Musique vidéo	Perfecto	Musique vidéo		ConcertPlus: Neil Young		Musique vidéo						
22 WYNY (ABC) Burlington	News	Why didn't I Think...	Star Trek: The Next Generation		Cinéma: Rio Shannon—Am. 93 Avec Blair Brown et Michael DeLuise				The Commish		WKRP in Cincinnati	Baywatch	
26 Much Music	19h / Weird Al Yankovic				Ren & Stimpy-Athon								
33 ETV (PBS) Vermont	The Lawrence Welk Show		Peter, Paul and Mary Marathon										
35 TQS Montréal	Sports plus magazine	Coup de foudre	Elle écrit au meurtre		Cinéma: Les Maîtres de l'ombre—Am. 89 Avec Paul Newman et Dwight Schultz				Le Grand Journal (23h40)		Sports plus (23h10)	Passion plein air	Cinéma: Pussycat
57 WCFC (PBS) Plattsburgh	Travels in Europe...	Sneak Previews	Peter, Paul and Mary Marathon										

LA TÉLÉVISION DU DIMANCHE EN UN CLIN D'OEIL

□ = sous-titré / codé	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	24h00	
2 CBF (R.C.) Montréal	Le Téléjournal □ 18h10 / Découverte		Surprise sur prise □		Une symphonie au □ cœur de l'Acadie		Lauréats du 27e concours national...		Le Télé- □ journal		22h40 / Cinéma: Topaze—Fr. 50 Avec Fernandel et Pierre Larquey			
3 WCAX (CBS) Burlington	News □	Emergency Call □	60 Minutes □		Murder, She Wrote □		Cinéma: Poisoned by Love: The Kern County Murders—Am. 92 Avec H. Hamlin et H. Shaver		News		Designing Women		Night Court (23h45) □	
5 WPTZ (NBC) Plattsburgh	Broadcast: New York □		News □	Quantum Leap □		I Witness Video □		Cinéma: Till Death Do Us Part—Am. 91 □ Avec Treat Williams et Arliss Howard		The Untouchables □ (1ère/2)		Cinéma		
6 CBMT (CBC) Montréal	The Magical World □ of Disney (1ère/2)		The Road to Avonlea □		Cinéma: Where the Spirit Lives—Can. 89 □ Avec Clayton Julian et Heather Hess				News □	Venture □	Sunday Night...	Sportsweekend		
10 CFTM (TVA) Montréal	L'événement (17h30)	Un homme au foyer		Formule 1 (11e/13) □		Cinéma: L'exécuteur—Can. 89 Avec John Vernon et Angelo Pedari				Miami		Le TVA □ TVA sports		Ou en sont les enfants de la Terre?
12 CFCF (CTV) Montréal	News □	Travel Travel		W5 □	America's □ Family Funniest... Matters		Cinéma: Anything to Survive—Am. 90 □ Avec Robert Conrad et Ocean Hellman				News □		Entertain- ment Tonight	
15 TV5 (Télé Francophones)	L'école des fans			Journal de F2 □	Champ libre	Tell quel	Le chemin des écoliers		Frou-Frou	52 sur la une		Les arts en liberté		Journal de F3
17 CIVM (R.-Q.) Montréal	Passe- Partout	Cinéma: Tistou, les pouces verts Fr. 90—Dessins animés de Y. Tanno			Le vol du condor au dessus des Andes...		Cinéma: Voyage à deux—GB. 67 □ Avec Audrey Hepburn et Albert Finney				Le monde en mouvement (4e/6)			
20 Musique Plus	19h / 1993 MTV Movie Awards													
22 WYNY (ABC) Burlington	News □	Family Works □	À communiquer		America's Funniest □ Home Videos & People		Cinéma: Bull Durham—Am. 88 □ Avec Kevin Costner et Susan Sarandon				Roggin's Heroes		23h50 / HBO Comedy Showcase	
26 Much Music	19h / Spotlight: Prairie Oyster			Elvis The Early Year		Special: The Best of Farm Aid '93				Backroads				
33 ETV (PBS) Vermont	15h / Healing and the Mind with Bill Moyers Marathon													
35 TQS Montréal	Théâtre: Vice et versa Avec Carole Chatel et André Richard				Cinéma: Bonjour Vietnam—Am. 87 Avec Robin Williams et Forest Whitaker				Le Grand Journal □		Sports plus □		Cinéma: L'homme blessé—Fr. 83	
57 WCFC (PBS) Plattsburgh	The Ghostwriter Hour □		The King and I: Recording A Hollywood...		Cinéma: The King and I—Am. 55 □ Avec Deborah Kerr et Yul Brynner				Cinéma: Legal Eagles—Am. 86 Avec R. Redford et D. Winger					

Protéger l'environnement, la belle affaire!

Il y va de la survie du tourisme pour prospérer ou tout simplement se maintenir

NORMAND CAZELAIS

Le monde du tourisme ne s'est jamais tant intéressé à l'environnement! Ça se comprend, il y va de sa survie: pour prospérer ou tout simplement se maintenir, le tourisme a besoin d'un environnement naturel et humain en santé. Sinon, il n'y aura plus rien à apprécier et à visiter.

La semaine dernière, dans les pages de ce journal, Odile Tremblay dépeçait les travers du tourisme d'aujourd'hui. L'exemple de la Crête à l'appui, grande île grecque qui a su pendant des millénaires résister à tous les envahisseurs, elle a souligné à quel point le tourisme est dévoreur d'espaces et de cultures. Et facteur de nivellement.

Pour en démontrer l'importance économique, beaucoup de person-

nages politiques et de gens fort sérieux se plaisent à répéter que le tourisme, avec son chiffre d'affaires annuel de deux billions (au sens français du terme) de dollars US, est sur le point de déclasser le pétrole et de devenir la première industrie mondiale. Cette expansion a toutefois son revers: le tourisme est, à bien des égards, un redoutable fléau dont les communautés humaines commencent à peine à percevoir l'ampleur et pour lequel elles tentent — bien confusément encore — d'imaginer des mesures d'encadrement et de contrôle.

On compte à l'heure actuelle 400 millions de déplacements internationaux et un milliard et demi de déplacements nationaux tous les ans, qui pourraient, dès l'an 2000, respectivement dépasser les 650 millions et les trois milliards. Une spirale étourdissante, à la portée jusqu'à tout récem-

ment des Occidentaux, auxquels s'ajoutent de plus en plus les ressortissants de Taiwan, de la Corée du Sud et d'autres pays en voie d'enrichissement collectif. Déjà, sept millions de Japonais ont voyagé à l'étranger en 1989: ils pourraient être de 30 à 50 millions dans quelques années.

«Sous-produit de la société de consommation, le touriste pullule», écrivait Christiane Linet en avril 1992 dans *Panda*, publication bimestrielle du Fonds mondial pour la nature. «Partout on boit du coca, on croque des frites et on respire les mêmes gaz d'échappement des voitures. (...) Beaucoup de pays vivent du tourisme. Certains ont accepté de mettre en réserve de vastes portions de leur territoire au bénéfice de la flore et de la faune, à condition que cette option écologique leur garantisse des rentrées de devises. Il va donc falloir consentir un très gros effort dans la gestion du tourisme afin que les bénéfices engendrés ne se soldent pas par une destruction insidieuse des milieux naturels.» Et humains, faut-il ajouter.

Donc, l'environnement est à la mode. Chaque semaine nous en donne de nouveaux exemples: le groupe CP Hôtels s'est doté d'un plan vert, Disney et le Club Med font dans la planification environnementale, British Airways s'est lancée dans de vastes audits environnementaux. Pour leur part, les associations et regroupements ne sont pas en reste: la Pacific Asia Travel Association (PATA) et l'Australian Tourism Industry ont adopté un code de l'environnement, l'American Society of Travel Agents (ASTA) diffuse régulièrement aux consommateurs des conseils environnementaux, l'International Hotel Association (IHA) fait appliquer, à la grandeur du globe, un programme de plantation d'arbres alors que l'International Air Transport Association (IATA) finance à grands frais des recherches sur le bruit et la pollution atmosphérique.

Quant à lui, le World Travel & Tourism Council, puissant organisme basé à Bruxelles, a récemment mis au point, à l'intention des entreprises, une série de documents spécialisés intitulés *Environmental Guidelines* et a inauguré à Oxford en Angleterre un tout nouveau centre de recherche, le *World Travel & Tourism Environment Research Centre*, qui a pour mission de développer une «approche globale» en la matière.

Il y a trop d'initiatives de la sorte pour n'en conclure qu'un intérêt passager ou superficiel. Certains pays font figure de précurseurs. On connaît par exemple les efforts consentis par l'Autriche pour appuyer son développement touristique sur une approche intégrant la protection et la mise en valeur de la culture et du milieu naturel. Pour civiliser le tourisme en quelque sorte.

Son voisin, l'Allemagne, axe une partie de sa promotion touristique sur les programmes écologiques que de nombreux sites et établissements proposent à leur clientèle. Ainsi, la province de Hesse, dont Francfort est la ville principale, a ré-

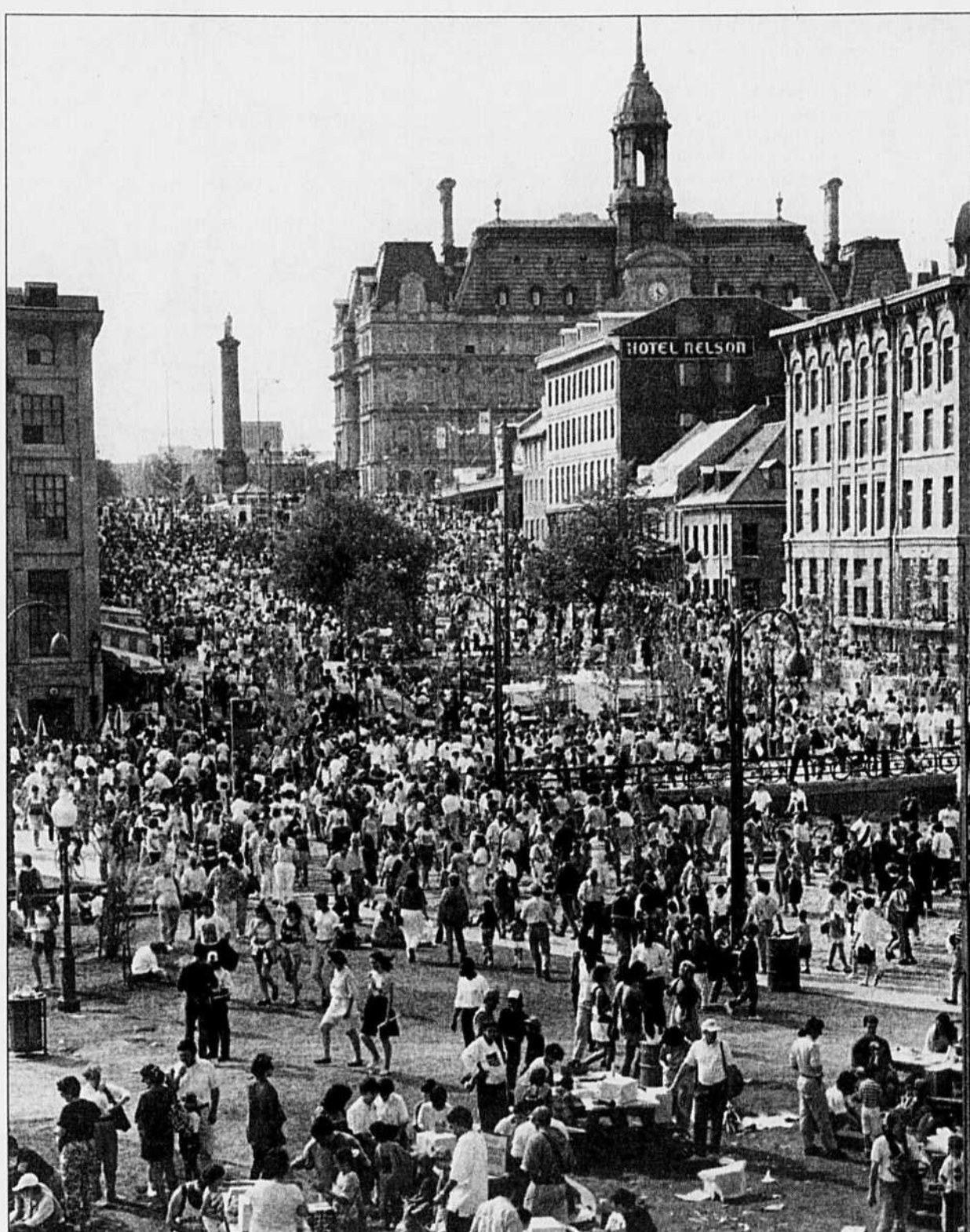


PHOTO JACQUES GRENIER

On compte à l'heure actuelle 400 millions de déplacements internationaux et un milliard et demi de déplacements nationaux tous les ans, qui pourraient, dès l'an 2000, respectivement dépasser les 650 millions et les trois milliards. Cette expansion a cependant son revers: le tourisme est, à bien des égards, un redoutable fléau dont les communautés humaines commencent à peine à percevoir l'ampleur et pour lequel elles tentent — bien confusément encore — d'imaginer des mesures d'encadrement et de contrôle.

cemment publié un guide de 185 hôtels «écologiques», identifiés sur leurs façades par une feuille de chêne verte. Pour être agréés, ils doivent procéder au triage des ordures, limiter l'usage des aliments emballés par portion, utiliser des produits de nettoyage inoffensifs et des robinets à contrôle de débit automatique, etc. L'une des pratiques les plus répandues dans les hôtels et pensions d'Allemagne est d'inciter les clients à économiser l'eau et l'électricité: à cet effet, une note collée dans la salle de bain leur demande d'accrocher leurs serviettes sur le porte-serviettes s'ils sont prêts à s'en servir après un premier usage

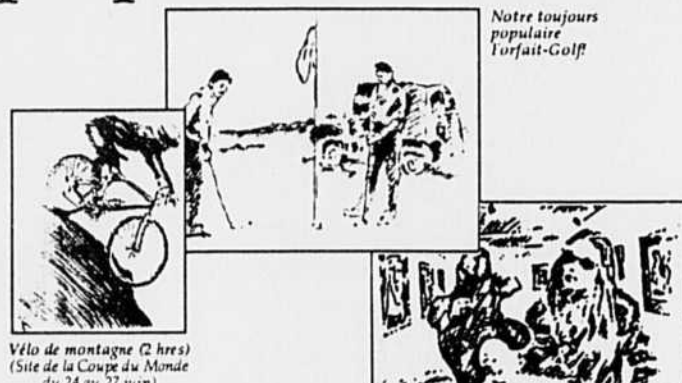
ou de les laisser par terre, dans la douche ou baignoire, s'ils désirent les remplacer chaque jour.

Il n'y a pas que les entreprises qui soient concernées. Du 30 août au 4 septembre prochain, la ville de Mazatlan au Mexique sera l'hôte du troisième *Symposium international sur le tourisme, l'écologie et les municipalités*, tenu sous les auspices du programme environnemental des Nations unies et de l'Organisation mondiale du tourisme (OMT). Des sommités mondiales y participeront et l'allocation de clôture sera prononcée par le président du Mexique lui-même, Carlos Salinas de Gortari.

«L'environnement, écrive ces pro-

moteurs, est devenu un sujet qui préoccupe la société toute entière. Individuellement, les gens ont conscience d'ajuster leur mode de vie pour mieux conserver et réutiliser les ressources naturelles. Cette nouvelle façon d'être se reflète dans un tourisme orienté vers l'environnement et a pour effet de poser un problème grandissant aux autorités municipales des régions touristiques.» Autorités qui ont, notons-le, le pouvoir et le mandat de réglementer l'utilisation du sol et l'aménagement de l'espace sur leurs territoires respectifs. Et c'est là, au-delà des belles paroles et pieuses intentions, qu'est le nerf de la guerre.

Créez votre propre forfait-loisir!



*Parmi notre liste d'activités

- Randonnée en télécabine, et visite d'un site touristique
- Croisière vers Cap Tourmente
- Vélo de montagne (2 hrs)
- Chasse au trésor
- Vélo-guide (1/2 journée)
- Tour de ville de Québec
- Croisière dans la région de Charlevoix
- Tennis extérieur ou intérieur
- Pique-nique campagnard
- Randonnée équestre
- Pièce de théâtre

• Pourboire • Activités gratuites: piscine, sauna, bain tourbillon, salle de jeux, etc. • Hébergement • Petit déjeuner campagnard • Une activité de loisir par jour au choix parmi celles illustrées*

à partir de

59⁰⁰\$

Prix par personne, par jour, en occupation double.

À seulement 30 minutes du centre-ville de Québec

HOTEL CHÂTEAU MONT SAINTE-ANNE

Les Hôtels Senneville

500, boul. Beau-Pré, Beau-pré, Québec, Canada G0A 1E0

Tél.: (418) 827-5211 • Fax (418) 827-5072

Tarif en dollars canadiens • sujet à changement sans préavis • taxes en sus • disponibilité limitée

RÉSERVATIONS: 1-800-463-4467 ou 1-800-363-0363

PARTIR...

CROISIÈRES MONTRÉAL / QUÉBEC

Le St-Laurent, de Montréal à Québec, c'est 254 kilomètres de détente et d'agréable dépaysement au milieu d'une nature splendide. Vous découvrirez Montréal et les îles de Sorel, l'étonnant Lac St-Pierre, Trois-Rivières et le Cap-de-la-Madeleine puis les côtes de Portneuf et de Lotbinière avant de pénétrer au cœur du Vieux-Québec, pour une visite libre riche en couleurs et en histoire, avant votre retour vers Montréal en autocar.

Vous naviguerez à bord du CAVALIER MAXIM, le plus luxueux navire de croisières-excursions au Québec, avec sa salle à dîner, son élégant Club Maxim, sa salle de spectacle et ses spacieux ponts terrasses.

Votre forfait comprend la croisière, le café d'accueil, le dîner, l'animation, le souper, le spectacle surprise, le retour en autocar et vous est offert au prix de 94\$+taxes par personne. Tarif familial et tarif de groupe disponibles.

Dates: 15, 22, 29 août et le 5 septembre 1993. Départ: 9h00



CROISIÈRES BALEINES

Le plus grand choix. Baie Ste-Catherine, Tadoussac, Rivière-du-Loup. Départs quotidiens. Centre d'interprétation à bord. Formule souper-croisière disponible

FJORD SAGUENAY

La partie la plus sauvage du fjord, de l'embouchure jusqu'au Cap Trinity. Départs quotidiens de Baie Ste-Catherine et Tadoussac.

40\$+taxes (repas inclus)

Souper croisière également disponible.



QUÉBEC / TADOUSSAC

Dès septembre, plongez dans le spectacle étonnant des paysages de Charlevoix, contemplés à partir du fleuve, à bord du CAVALIER MAXIM. L'une après l'autre, les îles défilent sous vos yeux: Île d'Orléans, Île Madame, Grosse-Île, Île-aux-Coudres, avant d'atteindre le grand territoire des baleines que vous pourrez observer à loisir avant d'accoster à Tadoussac.

89\$+taxes, dîner, souper et retour en autocar inclus.

Dates: 8, 11, et 25 septembre 1993.

Départ: 8h30

POINTE-AU-PIC / QUÉBEC

Navimex vous invite à revivre la belle époque des BATEAUX BLANCS, en vous offrant un forfait croisière-autocar

Pointe-au-Pic / Québec.

(Informez-vous sur notre forfait-coucher au Manoir Richelieu)

Dates: 9, 12 et 26 septembre 1993



Croisières Navimex inc.

692-4643

LES ARTS

TOURISME / NOUVELLES BRÈVES

CHOISIR SON SIÈGE
CHEZ VIA

Après une période d'essai sur certains trains, VIA Rail a étendu, depuis le 7 juillet, le service de sélection de places en première classe à tous les trains du corridor Québec-Windsor.

INFO-VERMONT

Le Vermont Department of Travel & Tourism a maintenant un nouveau numéro de téléphone, le 1-800-VERMONT. Des informations sur les activités et événements saisonniers sont aussi disponibles via un service de télécopieur accessible 24 heures par jour: il suffit de composer le 1-800-833-9756.

AUBERGES DE JEUNESSE

À Percé, l'auberge L'Annexe s'est ajoutée cet été au réseau des auberges de jeunesse du Québec. Construit en 1740, cet ancien réfectoire de pêcheurs abrite maintenant 40 lits groupés en chambrettes prévues pour des occupations quatuor. Le coût de l'hébergement y est de 15\$ par nuit pour les membres et de 20\$ pour les non-membres. D'autre part, l'auberge Kukum sise à Pointe-Bleue au Lac-Saint-Jean a été retirée du réseau le 1er juillet dernier puisqu'elle ne ré-

pondait plus aux normes de Hostel-ling International.
Renseignements: Regroupement Tourisme-Jeunesse, 4545, avenue Pierre-de-Coubertin, Montréal H1V 3R2, (514) 252-3117, 1-800-461-8585.

CHASSE AUX GRENATS
EN IDAHO

Situé au nord-ouest des États-Unis, l'Idaho est un grand producteur de pommes de terres. Habité par un peu d'un million de personnes et surnommé *The Gem State*, cet état tout en contrastes est aussi l'un des rares endroits au monde avec l'Inde où l'on peut trouver du grenat en quantité. Bleue, noire ou rouge, cette pierre semi-précieuse peut valoir, selon sa qualité, entre 35 et 50\$US l'unité. Jusqu'au 4 septembre, la *Forêt Nationale Idaho Panhandle* permet la chasse aux grenats en des endroits désignés deux jours par semaine. Les permis (10\$US pour les adultes et 5\$US pour les enfants de moins de 14 ans) sont disponibles sur place.

Renseignements: Idaho Panhandle National Forest, Emerald Creek, P. O. Box 407, St. Maries, Idaho 82861, (208) 245-2535.

OZIAS LEDUC EN MAURICIE

Paul-Émile Borduas a dit de sa peinture qu'elle «n'est pas qu'un plaisir



des yeux mais aussi le décor de ses plus secrètes pensées». La décoration de l'église *Notre-Dame-de-la-Présentation de Shawinigan-Sud* constitue l'oeuvre la plus importante du grand peintre et aussi sa dernière

réalisation qu'il entreprit à l'âge de 77 ans et à laquelle il consacra les 13 dernières années de sa vie. On peut dorénavant faire une visite commentée de ce trésor artistique grâce à des casques d'écoute avec émission par

infrarouges et des trames sonores. Visites de 11h à 17h, sauf le lundi, jusqu'au 15 octobre. Frais d'entrée.
Renseignements: Michèle Perron-Tremblay, (819) 536-3652, 537-1616, Normand Cazalais

Il est maintenant possible de visiter l'église *Notre-Dame-de-la-Présentation de Shawinigan-Sud*, dont la décoration est l'oeuvre d'Ozias Leduc.

HÉBERGEMENT
en régionRELAIS &
CHATEAUX

LA FINE FLEUR DES MAÎTRES HÔTELIERS

CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE

LA PINSONNIÈRE: Lauréat régional de la gastronomie — Grands Prix du Tourisme 93. Sous un même toit, un somptueux relais de campagne, un grand restaurant et une cave exceptionnelle. Piscine intérieure, sauna, centre de massothérapie, tennis et école d'équitation.

(418) 665-4431, télécopie: (418) 665-7156

LAURENTIDES

HÔTEL-RESTAURANT L'EAU-À-LA-BOUCHE Ste-Adèle, Hôtel 5 fleurs de lys. 4 diamants CAA. Forfait «Une autre tentation» 112 \$ par personne, 1 nuit chambre-salon, souper, petit déjeuner, pourboire inclus (taxes en sus), en occupation double. FORFAIT THÉÂTRE: Théâtre, chambre-salon, petit déjeuner, pourboire inclus: 80 \$ plus taxes, par personne, occupation double. FORFAIT DE RÊVES: À partir de 147,50 \$ par personne, occupation double.

Tél. sans frais de Montréal-centre 514-227-1416 ou 514-229-2991

MONTÉRÉGIE /
SAINT-MARC-SUR RICHELIEU

HÔTELLERIE LES TROIS TILLEULS À St-Marc-sur-Richelieu. Une hôtellerie paisible et confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Mérite de la Restauration». Nous avons différents forfaits à vous proposer.

584-2231

ESTRIE / NORTH HATLEY

AUBERGE HATLEY: Plein air et gastronomie dans le confort et le caractère d'une grande demeure ancienne. Lauréat du Grand Prix National de la gastronomie 1993. La *Table d'Or*, soit la plus haute distinction du Québec. 25 chambres dont certaines avec balcon, foyer, bain tourbillon, vue sur le Lac Massawippi. Accès au lac, randonnée à cheval, golf, théâtres, galeries d'art. Forfaits théâtre, golf, week-end à partir de 100 \$ p.p./jour en occ. double, incl. souper, petit déj. et service. Pour une expérience mémorable, venez vous faire gâter.

Tél.: (819) 842-2451 Fax: (819) 842-2907

N.B. Possibilité de séminaires et de conférences.

KAMOURASKA

AUBERGE FLEUR DES BOIS (rivière Ouelle Kamouraska)

«Le plus beau site peut être de toute la rive sud, celui où la vue embrasse la plus vaste étendue et le plus grandiose spectacle» Arthur Buies Chamartre Auberge avec le fleuve à ses pieds. Les aubergistes résidents Carole et Jude Bonneau vous accueillent avec une table d'hôte du chef Jean Louis Caumon, cholest, piscine, golf, pêche, musée salle de réceptions à proximité. Brunch table d'hôte tous les dimanches... (418) 656-1201 sortie 450

MONT SAINTE-ANNE

Auberge La Camarine Le Mont-Sainte-Anne en été, un rendez-vous avec la nature: golf, vélo de montagne, parapente. Combinez à ces activités le confort moderne d'une sympathique auberge de 31 chambres et les plaisirs raffinés d'une grande table Lauréate Provinciale du Grand Prix Québécois de la Gastronomie 92. Une heureuse escapade à 25 minutes du Vieux-Québec, à 3 km de la Basilique Sainte-Anne. Chambres à partir de 79,00\$, forfaits disponibles. Réservation sans frais: 1-800-567-3939

LAURENTIDES

AUBERGE VAL DES LACS Auberge spécialisée dans la réception de groupe de 15 à 40 personnes. Idéal pour séminaire, réunion familiale, possibilité d'exclusivité. Cuisine bourgeoise ou végétarienne. À 1 1/2 h au nord de Mtl.
* deux salles de conférence

1-819-326-2148

MONT-TREMBLANT

CONDOTELS VILLAGE MONT TREMBLANT Condominium 1 et 2 chambres à 500 mètres de la plage avec foyer et lave-vaisselle. Piscine chauffée, tennis, sauna. Spéciaux d'été: Week-end 2 nuits à 23,75 \$ par pers./nuit. 4 ou 5 nuits sur semaine à 14,50 \$ p.p./n en condo 1 chambre pour 4 pers. Vélo de Montagne, 6 golfs, voile, escalade. Réservation (514) 476-0957.

Hôtellerie Champêtre

Auberges et Hôtels du Québec

Vous faire plaisir, c'est dans notre nature!

LAURENTIDES

HÔTEL LA SAPINIÈRE — (Laurentides du nord de Montréal) — Lac — 1 heure de Mtl — 70 chambres — cuisine raffinée — prestigieuse cave à vin — sports de saison — FORFAITS SUR SEMAINE ET FIN DE SEMAINE — TÉL: 800-567-6635 ou 819-322-2020 — FAX: 819-322-6510 — 1244 chemin La Sapinière, Val David (Québec) J0T 2N0

CET ÉTÉ, HÔTEL L'ESTÉREL VOUS DÉROULE LE TAPIS VERT...

2000 hectares de plaisir: un terrain de golf de 18 trous au parcours pittoresque et vallonné, la fameuse école de golf Roland Stafford, un éventail d'activités aquatiques (ski nautique, voile, parachute ascensionnel, canot, pédalo, etc.) et 7 courts de tennis extérieurs. En plus, un gymnase et une piscine intérieure, saunas, bain tourbillon et un restaurant gastronomique réputé pour son service haut-de-gamme, le tout longeant les rives du lac Dupuis. Cet été, investissez dans un séjour de qualité. Hôtel L'Estérel... à un coup de départ de Montréal. Composez dès maintenant le (514) 228-2571. De Montréal: 866-8224. Téléc.: 228-4977.

AUBERGE ST-DENIS — (5 fleurs de lys — 4 fourchettes (R). Saint-Sauveur-Des-Monts. Dans un petit boisé au coeur du village. Forfaits Théâtre: hébergement/petit déjeuner/spectacle (Théâtre de St-Sauveur) 73,07 \$/pers. (taxes et service en sus).

Réservations sans frais de Montréal (514) 227-4602.

N.B. Forfaits golf disponibles.

ESTRIE / NORTH HATLEY

MANOIR HOVEY: Un manoir historique sur les rives d'un lac cristallin et entouré de magnifiques jardins. Hébergement de haute gamme et cuisine innovatrice exceptionnelle (5 fleurs de lys, CAA 4 diamants). 35 chambres exclusivement décorées, la plupart avec vue sur le lac et offrant les combinaisons de lit à baldaquin, balcon, bain tourbillon et foyer. Tous les sports nautiques, 2 petites plages, piscine chauffée tennis et vélo de randonnée sur place. Vacances soleil à partir de 112\$/pers./jour incluant souper, petit déjeuner, service et toutes les facilités récréatives.

Tél.: (819) 842-2421 ou (800) 661-2421. Téléc.: (819) 842-2248. 75 mins de Montréal

MONTÉRÉGIE-RIGUAUD

AUBERGE DES GALLANT — RELAIS DU SILENCE Vive l'été en pleine nature!!! Des jardins fleuris, piscine chauffée, saunas, sentiers nature pour l'observation des castors, oiseaux & chevreuils; le tout dans un décor somptueux qui s'harmonise magnifiquement avec la gastronomie. FORFAIT ROMANTIQUE: 199,00 \$ pour 2 personnes incluant: Souper, Petit déjeuner & pourboire. Pêche, Golf & Théâtre d'été à proximité. Brunch du dimanche: 16 \$

Réservation: 514-459-4241 Direction: Autoroute 40 ouest, Sortie 17

RÉGION DE QUÉBEC

CHÂTEAU MONT-SAINTE-ANNE

Château Mont-Sainte-Anne Hôtel-SPA est situé au pied de la montagne, au coeur d'un des plus magnifiques parcs de la province de Québec. Pour découvrir Charlevoix et le Vieux-Québec, l'Hôtel Château Mont-Sainte-Anne est le centre de villégiature et de congrès 4 saisons par excellence. À partir de 595 par personne en occupation double incluant l'hébergement, le petit déjeuner campagnard et le pourboire, profitez d'une activité de votre choix telle: golf, tennis, vélo, musée, croisières et bien plus. Pour réservations: 1-800-363-0363

LANAUDIÈRE

AUBERGE DE LA MONTAGNE COUPÉE

L'Évasion au naturel - À 1 h de Mtl 50 ch et suites luxueuses, cuisine honnête, pisc. int. et saunas, tennis double, théâtre, équitation et vélo. Golf à prox. Salles réunion et banquet. On y bâtit vos forfaits sur mesure afin de répondre à vos besoins.

1-800-363-8614

CHARLEVOIX

Une des auberges les plus prestigieuses de Charlevoix, à l'enseigne du romantisme et de la détente. Vue spectaculaire sur le fleuve, Lauréat national du prix québécois de la gastronomie. Grand prix du tourisme 1991. Chambres coquillettes et confortables, la majorité munies de bain tourbillon, salon, foyer, balcon privé. Informez-vous sur nos forfaits golf, naces, excursions aux balines, Hautes Gorges, Fjord du Saguenay.

418-665-3731



Un nouveau réseau hôtelier unique et prestigieux des meilleurs auberges et hôtels de villégiature au Québec.

CHARLEVOIX



FORFAITS Prix exceptionnel en semaine et fin de semaine à partir de 65 \$ p.p. (P.A.M.) par jour, occ. dbl. 30 chambres toutes catégories. Salle à manger réputée, 4 fleurs de lys et 4 fourchettes. Piscine intérieure, saunas, bain tourbillon. Boîte à chanson. Centre de santé-beauté. Boutique d'art. Au coeur du Baie St-Paul artistique, 23, rue Saint-Jean-Baptiste, Baie Saint-Paul. (418) 435-2255

OFFREZ-VOUS UN SÉJOUR
CHEZ LA FAMILLE DUFOUR

BEAUPRÉ / MONT SAINTE-ANNE

HÔTEL VAL-DES-NEIGES Centre de villégiature de congrès situé au pied du Mont Sainte-Anne. 110 chambres de luxe, cuisine réputée, piscine intérieure panoramique, sauna, bain tourbillon, salle d'exercices, salles de réunion (12). Demandez nos avantages forfaits: «Évasion dans l'île», «Coeur à coeur», «Douce Vacances», «Réunion d'affaires», «Cadeau», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes.
Tél.: (418) 827-5711. FAX (418) 827-5997, sans frais 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162

BAIE SAINT-PAUL

AUBERGE LA PIGNORONDE Auberge à flanc de montagne avec vue magnifique sur le Saint-Laurent. 27 chambres tout confort, fine cuisine, salle de réunions et de jeux, piscine intérieure panoramique, bar-défente, ambiance chaleureuse, etc. Demandez nos forfaits: «Évasion vers l'Art», «Coeur à Coeur», «Douce Vacances», «Réunion d'affaires», «Cadeau», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes.
Tél.: (418) 435-5505. FAX (418) 435-2779, sans frais 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162

ISLE-AUX-COUDRES

HÔTEL CAP-AUX-PIERRES Dans une ambiance familiale. 46 chambres et 52 motels tout confort, cuisine exceptionnelle, piscine intérieure et extérieure, billard, ping-pong, tournois sportifs, soirées animées, folklore, ambiance familiale. Demandez nos forfaits: «Évasion dans l'île», «Coeur à Coeur», «Réunion d'affaires», «Val-des-Neiges/Cap-Aux-Pierres», «Douce Vacances», «Cadeau», «Détente», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes.
Tél.: (418) 438-2711. FAX (418) 438-2127, sans frais 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162

VIEUX-QUÉBEC

HÔTEL CLARENDON Construit en 1870, situé au centre des fortifications du Vieux-Québec, entièrement rénové, climatisé, avec en ses murs le restaurant Charles Boilaigé, le plus ancien restaurant au Canada. 93 chambres tout confort, cuisine raffinée. Bar L'Emprise où le jazz est à l'honneur, directement relié à un stationnement intérieur. Demandez nos avantages forfaits dont le forfait «cadeau». Tél.: (418) 692-2480.

FAX: (418) 692-4652 — 1-800-463-5250. HÔTE 1-800-361-6162

TADOUSSAC

HÔTEL TADOUSSAC Grand manoir traditionnel entièrement rénové avec sa vue imprenable sur la baie de Tadoussac, le St-Laurent et le Saguenay. 149 chambres tout confort, cuisine réputée, piscine, tennis, marelle, golf, mini golf, croisières à bord du luxueux *Famille Dufour* et de la fameuse goélette *Marie Clarisse*, etc. Demandez nos forfaits: «Croisières long parcours», «Coeur à Coeur», «Golf», «Découverte du Fjord du Saguenay», «Safari Visuel aux balines», «Évasion au coeur des rives», «Douce Vacances», «Réunions d'affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes.
Tél.: (418) 235-4421 ou SANS FRAIS 1-800-463-5250. FAX: (418) 235-4607.

ÎLE D'ORLÉANS

Auberge Chaumonot Au bord du majestueux fleuve. Une magnifique Auberge «4 Fleurs de lys» où vous trouverez des chambres et une salle à manger «Cuisine régionale, grillade et fruit de mer». Forfait disponible. Un site unique situé à St-François de l'Île d'Orléans. Pour information ou réservation: (418) 829-2735

QUÉBEC

MANOIR DU LAC DELAGE Des vacances de rêve à quelques minutes du Vieux-Québec. Chambres spacieuses. Piscine intérieure et extérieure, voile, pédalo, mini-golf, tennis, bicyclette, sauna et bains tourbillons. FORFAIT ÉTÉ incluant chambre, repas du soir, petit déjeuner et accès gratuit à toutes les activités sportives à partir de 80 \$ p.p. occ. double

AUSSI DISPONIBLE: FORFAIT GOLF

Réservation: 1-800-463-2841 ou (418) 848-2551

ÎLE AUX COUDRES

AUBERGE LA COUDRIÈRE Une atmosphère d'ancien manoir. Nouvelle cuisine. Musique et danses folkloriques. Animation et jeux divers. Piscine chauffée. 49 unités. Réservations: (418) 438-2838

LES ARTS

ARTS VISUELS

Les corps informes d'Anthony Gormley

CHAMP · ANTHONY GORMLEY

L'ART PREND L'AIR:
CERFS-VOLANTS D'ARTISTESMusée des Beaux-Arts de Montréal
respectivement jusqu'au 19 et 26 sep-
tembre 1993

MONA HAKIM

Si ce n'est déjà fait, il vous faut s'affronter les 40 000 figurines d'argile refoulées dans une des salles de l'étage inférieur du Musée des Beaux-Arts. Quarante mille petits bouts d'humains, grossièrement modelés à la main, percés de deux trous creux à la place des yeux, qui vous dévisagent d'un air suppliant et anxieux comme si leur sort dépendait des visiteurs venus expressément les observer. Impossible de circuler dans cette marée humaine tapissant mur à mur le sol d'une pièce semi-closée, et qui tient prisonnier chacun des acteurs. L'étrange relation entre cette foule en sursis et la position privilégiée du spectateur (debout, derrière les deux seules embrasures de la pièce) signale sans détour la responsabilité de l'individu face au sort de la collectivité. *Champ* de l'artiste britannique Anthony Gormley, est une installation choc.

Après avoir fabriqué pendant longtemps des corps à échelle humaine recouverts de feuilles de plomb (semblables à des peaux protectrices conjurant les dangers extérieurs), Gormley crée aujourd'hui des corps à base d'argile, matériau fruste et primaire. Ce besoin de s'ancrer à la terre, de retourner aux sources, devient non moins un échappatoire contre la disparition. Ici, resserrés en bloc compact, les

corps forment un tissu opaque et résistant pareil à une armure.

Proclamant l'osmose entre terre, production et artisan, Gormley a fait appel aux membres d'une famille de briquetiers de Cholula au Mexique pour la réalisation de son œuvre. *Champ* résulte donc de l'investissement manuel d'une soixantaine d'individus, adhérant à l'énergie commune d'un collectif. En souscrivant au postulat qui veut que le processus d'évolution de la planète soit étroitement lié à l'engagement physique et créatif de ses membres, la façon de procéder de Gormley semble fort louable. A savoir si cette famille mexicaine a bien réalisé l'impact et le sens de leur collaboration à l'œuvre (qui justifierait une dimension moins mécanique de l'entreprise), cela tient peut-être de la naïveté.

Quoiqu'il en soit, *Champ* reste à coup sûr une réalisation réussie et saisissante. Comment ne pas faire référence cependant aux travaux récents de l'artiste québécois René Derouin. Malgré leurs concepts de base distincts, certaines similitudes entre les deux créateurs sont étonnantes. Les centaines de figurines contenues dans *Migrations*, façonnées une à une par Derouin (s'échelonnant sur une période de trois ans), dictent également chez lui une mesure technique. Quant à son attachement au sol mexicain, nous en connaissons la portée sur sa production depuis fort longtemps. Or chez Derouin, la notion de territoire, le rapport de l'œuvre au site, le sens de notre existence face aux grands mouvements migratoires de l'histoire lui sont distinctifs. L'œuvre immobile et silencieuse de Gormley tend plutôt à transcender l'image du corps physique et collectif, attei-

gnant une dimension quasi occulte.

Dans le riche catalogue qui accompagne l'exposition, Thomas McEvilly n'hésite pas à faire des rapprochements entre le travail de Gormley et certains autres artistes reconnus tels que Beuys, Kounellis, Bourgeois, Kline et Moore. Bien sûr (et sans vouloir idéaliser) le Québécois René Derouin n'est nullement évoqué. Il ne s'agit pas ici de faire le procès d'une confrontation. Or la comparaison aurait mérité considération (sous quelques formes que ce soient), car elle ne peut qu'élargir notre saisi de l'une et l'autre des réalisations et même contribuer à leur mise en valeur respective.

L'impact de l'œuvre d'Anthony Gormley réside dans la multitude. Les corps informes et anonymes s'estompent dans la masse, s'enfoncent dans le courant houleux de la destinée humaine. Accablés par un sentiment d'urgence, ces minuscules anatomies semblent réunies pour le jugement dernier. Le rôle du spectateur, en tant qu'individu, est ici capital. Tenu à distance, il détient encore le pouvoir de réagir face à son sort. La disposition des figures qui s'étendent à perte de vue lui suggère une perspective infinie, l'anticipation du futur. Ne serait-ce que pour cette sensation de puissance, le détour en vaut la peine.

Dans un autre ordre d'idées, la profusion de cerfs-volants qui s'écla-

tent aux murs et aux plafonds des salles principales du Musée risque de vous donner le torticolis. Les yeux rivos vers le haut, éblouis par les coloris et les formes sinueuses de ces œuvres volatiles, nous jubilons, époustouffés devant tant de générosité de la part des auteurs. Ici et là, nous distinguons les signatures d'un Stella, Niki de Saint-Phalle, Buren ou Tapiro, qui se fusionnent impeccablement aux images extravagantes de leurs coéquipiers japonais.

A ce volet, le Musée a cru bon joindre en parallèle la participation d'artistes québécois, libres toutefois d'interpréter le thème à leur façon. Disposées dans le hall d'entrée et les airs de circulation du Musée, les œuvres de ces artistes ne possèdent pas la vivacité souhaitée. Leur mise en valeur fait défaut (celle de Molinari, Gervais et Racine exigent un exercice ardu de repérage), à moins que ce ne soit les œuvres elles-mêmes qui arrivent mal à enluminer le vaste espace central. Il faut cependant retenir le travail de Pierre Granché qui n'a du cerf-volant que le concept. Trois pièces métalliques complexes, simulant turbines, cheminées et arbres au vent, rappellent d'une façon inusitée ses usuels architectures urbaines et environnementales. *Ventis et soupiraux, turbulences et essoufflements* est ingénieuse et captivante.

Ayez l'œil vigilant, les travaux de neuf autres artistes québécois survolent sagement les lieux.

ACCROCHE

DESIGN

Un point de vue sur le design des années quatre-vingt. L'exposition nous vient de New-York. Musée des arts décoratifs de Montréal. Jusqu'au 19 septembre.

PELLAN

La magie de la couleur, la fête de l'esprit, le bonheur de peindre. Un must! Musée d'art contemporain de Montréal. Jusqu'au 26 septembre.

BANDES À PART

Oeuvres de 82 et 90: Buren, le plus rusé des artistes des dernières décennies, invite au face à face. Galerie René Blouin. Jusqu'au 14 août.

SYMPOSIUM DE BAIE-SAINT-PAUL
Baie-Saint-Paul est en effervescence tout le mois d'août avec le Symposium de la jeune peinture du Canada. Du 6 août au 6 septembre.

ESPACES PRIVÉS

De fascinantes sculptures sont à parcourir à l'intérieur comme à l'extérieur de la maison Hamel-Bruneau de Sainte-Foy. Jusqu'au 15 août.

LOUIS MÜHLSTOCK

Une œuvre simple, d'une grande sensibilité, qui renoue avec les forces de la nature. Musée Marc-Aurèle Fortin. Jusqu'au 31 août.

MEUBLER SES LOISIRS

Artistes autodidactes et professionnels exposent leurs réalisations: du fauteuil kitsch à l'armoire traditionnelle. Maison de la culture Plateau Mont-Royal. Jusqu'au 20 août.

CENT JOURS

De la photographie érotique en passant par des images extatiques. CIAC. Jusqu'au 1er novembre.

PLACE AU CIRQUE

Les animaux de Pierre Ayot rugissent de plaisir et d'humour. Fiers comme Artaban, ils vous attendent le pied ferme. Musée du Québec. Jusqu'au 10 octobre.

SYMPOSIUM EN ABITIBI

Terre Minée: un événement d'envergure nationale dynamique, singulier, à ne pas rater. Val-d'Or. Exposition des œuvres jusqu'au 25 août.

LE RETOUR DE JAGUER

Edouard Jaguer revient à Montréal: 50 ans de dessins d'enfance du prince du surréalisme. Galerie Lumière Noire. Jusqu'au 12 septembre.

LOUIS MÜHLSTOCK

Une œuvre simple, d'une grande sensibilité, qui renoue avec les forces de la nature. Musée Marc-Aurèle Fortin. Jusqu'au 31 août.
Marie-Michèle Cron

Le circuit sur
Les Médiévales de Québec
est complet



Grâce à vous
nous avons fait
de beaux voyages!

À l'été prochain!

Pour vous inscrire sur la liste d'envoi
276-0207 ou 259-7629

GALERIE TROIS POINTS

SALLE 1 ET 3
APERÇU DE
LA GRAVURE
AU QUÉBEC

SALLE 2
HORACIO SAPERE
jusqu'au 28 août

avec la participation
du Ministère de la Culture
du Québec

307, SAINT-CATHERINE OUEST
SUITE 555, MONTRÉAL
H3K 2A3 (514) 845-5555



5190, Saint-Laurent
276-2872

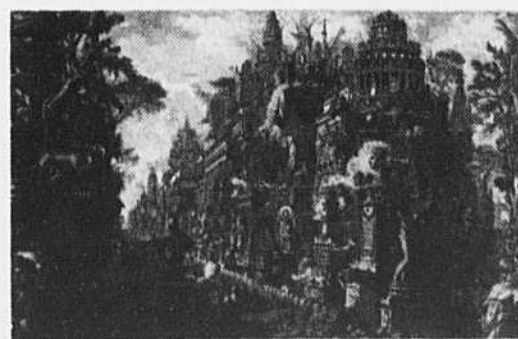
Encadrement professionnel
Plus de 40 ans d'expérience
Posters, laminages, cartes

CCA

Centre Canadien d'Architecture / Canadian Centre for Architecture
Musée et centre d'étude voué à l'architecture et son histoire

Événement portes ouvertes
Le mardi 17 août 1993 à 19 h 30
Pour l'inauguration de l'exposition

À la découverte de Rome: Piranèse et ses contemporains
Du 17 août 1993 au 2 janvier 1994



Giovanni Battista Piranesi, Fantaisie de tombeaux imaginaires sur la via Appia, 1756-1757. Eau-forte sur vergé, 39,6 x 63,0 cm au coup de planche. Tiré de Piranesi, *Le Antichità romane*. Photo: © CCA, Montréal, 1993

Produite à l'origine par la Pierpont Morgan Library de New York, cette exposition est aujourd'hui enrichie et adaptée en collaboration avec la CCA. Les frais d'assurance sont assumés par Communications Canada.

En complément:
La fête de la Chine: L'architecture éphémère dans la Rome du XVIII^e siècle

Les salles d'exposition et la Librairie du CCA sont ouvertes aux heures suivantes:
mardi au dimanche, 11 h à 18 h; jeudi, 11 h à 20 h.

1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6 (514) 939-7026
Stations de métro Guy-Concordia et Atwater. Stationnement.



Du 1^{er} août au 1^{er} novembre
Du mardi au dimanche
De midi à 20:00

CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
3576, avenue du Parc, (coin nord-ouest de Prince-Arthur)
Téléphone: 288-0811 Télécopieur: 288-5021

Ministère de la Culture du Québec, ministère des Communications du Canada, ministère de la Main-d'œuvre du Québec, ministère de l'Emploi et de l'Immigration du Canada, Conseil des arts du Canada, Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, CIDEC ville de Montréal, ministère des Affaires internationales du Québec.

CrownVie

POSTE MAIL
Société canadienne des postes / Canada Post Corporation

LE DEVOIR

Lorsque s'arrête la vitesse...

UN POINT DE VUE SUR LE DESIGN
Musée des Arts décoratifs de Montréal
Coin Sherbrooke et Pie IX
Jusqu'au 19 septembre 1993.

MARIE-MICHÈLE CRON

Alors que les Français s'installaient dans cette bonne vieille *deuch* pour faire un pique-nique à la campagne, les Américains, tout ébaubis, découvraient les lignes racées et aérodynamiques de la Studebaker dessinées par Raymond Loewy, un des pères fondateurs du design industriel qui en fit une profession reconnue. Loewy qui voulait «donner à l'arrêt l'impression de la vitesse» n'avait pas peur du progrès. Ni du tiroir caisse qu'il caressait fébrilement de sa main (sans se cacher). Paquet de cigarettes Lucky Strike plus blanc que blanc, frigidaire à la poignée élégante, machine Gestetner, emballage des petits beurres LU, locomotive à vapeur K4S performante (la fumée passait au-dessus de la cabine du conducteur), combinaison d'astronaute, Loewy, génial inventeur qui remodela le quotidien du XXe siècle, en alliant argent trébuchant et art contemporain, était aussi un grand créateur de rêves qui déridait les esprits chagrins de 1929 en plein krach financier. Mais les designers ne le sont-ils pas un peu tous, eux qui tirant des plans sur la voie lactée, inventent des objets qui se retrouvent, à défaut de lofts bien rectilignes ou de bourses plus ou moins bien garnies, dans les vitrines des musées?

L'exposition *Un point de vue sur le design* organisée par le Musée des Arts décoratifs de Montréal avec l'assistance de l'architecte Yoshiko Mori et David A. Hanks & Associates, nous rappelle pourtant ici que le design écologique fait bon ménage avec le design à faible coût de production tout en mettant en perspective les questionnements que soulèvent, entre autres, les interactions entre le designer et le fabricant, les liens entre l'homme et la nature dans l'exploration de nouveaux concepts et techniques et de matériaux traditionnels. Cristallisés autour des années quatre-vingt, les œuvres ont été auparavant présentées à la Gallery 91, la première à New York à se consacrer dès sa fondation en 1983 au design industriel — plus de 300 designers y ont défilé au cours de ces dix dernières années — et dont plusieurs pièces ont été récemment acquises par le Musée des Arts décoratifs. Certaines valent vraiment le coup d'oeil. Et les japonais, dont une importante phalange est mise sur la sellette, portent bien le titre de chefs de file du design international, dont les origines américaines et européennes, oscillaient entre deux pôles. Fixation sur le futur et allégeance aux industriels pour les États-Unis où dans les années trente, fief de la surproduction, on diffuse les objets pour les vendre. Adaptation de l'industrialisation à l'environnement et méfiance pour tout aspect trop mercantile du métier alors que celui-ci englobait tous les mouvements artistiques pour l'Europe dont le cœur

battait à tout rompre dans le ventre de l'École du Bauhaus.

Le temps a passé et les règles ont changé. Entre les prototypes et objets à saveur muséale, se glissent des œuvres accessibles au plus grand nombre... quoique pour certaines d'entre elles présentées dans ce cadre, la frontière entre chaque fonction s'y fait plutôt mince. Pour Kurokawa, le respect des valeurs ancestrales accompagne l'hymne à une nature épurée de tout accident visuel. Rutilants mais sobres, ses accessoires de table en acier inoxydable et caoutchouc tracent la limite entre la fabrication manuelle dont on ne décèle aucune trace ici, et celle en série alors que les formes s'emboîtent en cônes, tirent la langue à la ligne droite, véritables poupées gigognes d'une facture japonisante. Il y a de la poésie dans l'air. Et de l'humour aussi car Uchida nous transporte dans le nirvana. Le fauteuil qui brille de tous ses chromes et de ses noirs, voit ses pattes se défilier, divaguer et onduler sur le sol, minces fils qui subliment le style nouille. Dans la cuisine, les objets sont rois. Iwasaki fabrique des aliments en plastique que l'on pose derrière les vitrines pour appâter le client. Ces arrangements gastronomiques sont tout aussi minutieux que les compositions florales des jardins de Tokyo, mais la réalité et ses excès frisent le persiflage du Pop Art dans ses bananes et cornets de crème glacée aux allures hyperréalistes.

Pratico-pratique, la chaise de Kanai en formica, imprimé en sérigraphie joue au caméléon: elle peut se plier et devenir une affiche alors que le combat contre l'étroitesse des lieux continue au pays du Soleil Levant. La lutte entre l'artisanat et la machine aussi, que William Morris du mouvement Arts and Crafts gommât en prônant un heureux alliage industrialisation et travail manuel. Uchida, dans cet état contextuel, lui rend hommage en montant sur pilotis de contreplaqués de bouleaux, une horloge d'une magnifique simplicité. Okayama, par contre, voudrait nous faire languir sur un divan faussement récamier comme madame Bovary. Mais les larmes, métaphorisées par de petites ampoules multicolores serties dans un drapé écarlate argenté nous incite à n'y pas toucher, car branchées à cent à l'heure à l'électricité. Pas très loin, le téléphone de Chan s'adapte au flux et reflux de la communication, comme le combiné et son support à la paume de notre main.

Sur le versant occidental, Alex Locadia érige une sculpture mi-archaïque, mi-futuriste. Son enceinte acoustique en acier révisé le mythe de l'Illiade et l'Odyssée avec son oeil de cyclope et sa longue colonne vertébrale qui préfigure l'ossature du cheval de Troie. Si comme Ponce Pilate, vous ne voulez rien savoir de la post-post modernité, allez-vous laver les mains au lavabo de Mark Mack, un hybride entre la chaise haute et le réservoir pour ablutions dont le centre est orné d'un robinet et le dossier, d'un miroir. Kenneth Krayner, quant à lui, recycle les catalogues de ventes par correspondance pour en faire des récipients policés mais au titre allusif *Pornographie postale*. Une joyeuse exposition.

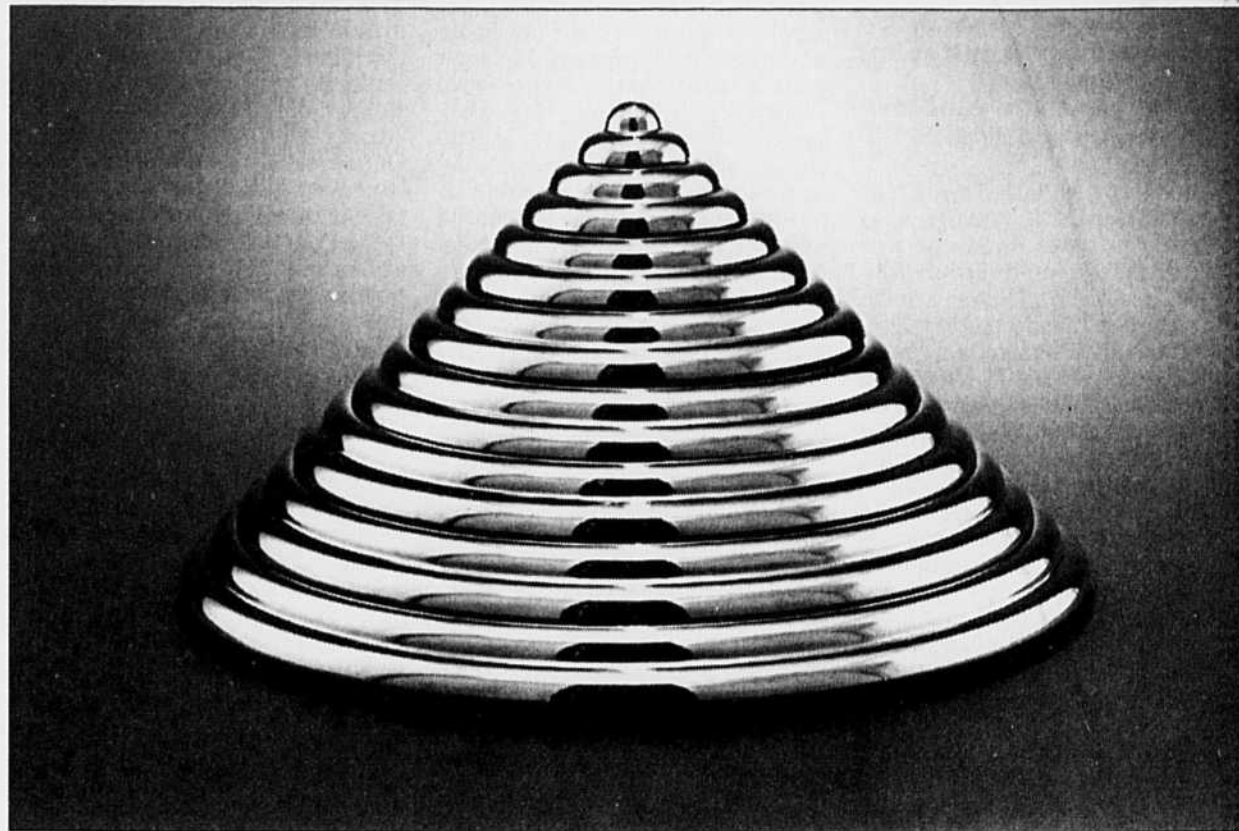


PHOTO GILES RIVEST

Pyramid, une oeuvre en acier inoxydable et caoutchouc de Masayuki Kurakawa.

Champigny
la plus grande librairie
francophone d'Amérique

expose

**CÉLINE
BLAIS**

jusqu'au 18 août '93

1380 St-Denis, Mt 844-2587
ouvert 7 jours de 9h à 22h

GALERIE D'ART STEWART HALL

Centre Culturel de Pointe-Claire
176, Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254
Du 16 août au 12 septembre 1993

"Hommage à la forêt"

Naoko Matsubara, gravures sur bois
John Sunderland, photographies

Horaires d'été de la Galerie : Du lundi au vendredi de 14h à 17h / lundi et mercredi soir de 19h à 21h
Ouvrira de nouveau les fins de semaines à compter des 11 et 12 sept. de 13h à 17h.
Entrée libre - Accessible par ascenseur

PROPOSITIONS 93

Un événement-relève du 14 août au 4 sept.

**M. Bourdages — B.M. Dubois — S. Estes
— L.C. Favretti — D. Morin — M.C. Pratte
— L. Robichaud — T. Roskowitz — F.A. Sevillano**

Vernissage mercredi le 18 août à 17h.

**GALERIE
LACERTE, PALARDY
&
ASSOCIÉS**

307, rue Ste-Catherine ouest,
porte 515 Montréal H2X 2A3
Métro Place des Arts 844-4464

Mardi au vendredi 11 h. à 18 h. Samedi de 11 h. à 17 h.

Zeus habite le Marché Bonsecours

Une exposition unique



Adultes : 9,50\$ • Aînés et étudiants (17 ans et plus) avec carte : 8\$
Enfants 5 à 16 ans : 7\$ • 4 ans et moins : gratuit • Forfait-famille : 28\$



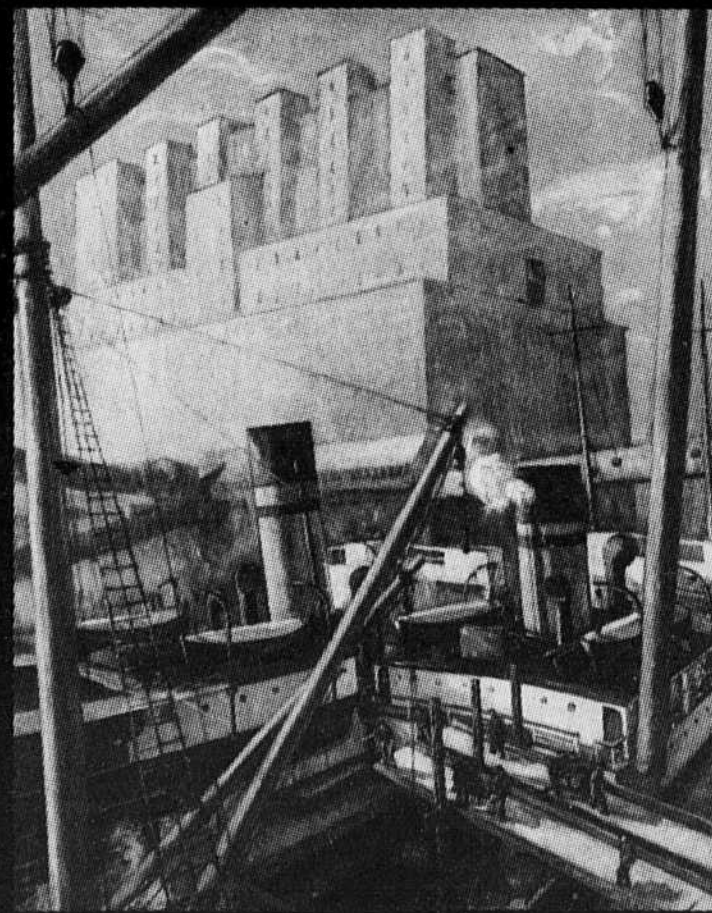
Au Marché Bonsecours, 350, rue Saint-Paul Est • Jusqu'au 19 septembre 1993, de 10 h 30 à 21 h.
Audioguide gratuit • Renseignements : 872-7000 ou 1 800 668-7007 • Billets en vente à la billetterie du Marché Bonsecours jusqu'à 19 h 30 et aux comptoirs Admission : 790-1245 ou 1 800 361-4595 • Rabais de 1\$ offert sur présentation du billet de l'exposition au stationnement du Complexe Chaussegros-Léry, rue du Champ-de-Mars.

*Frais de service

Bell



HÉBERT.



SUR LA VILLE.

Adrien Hébert, peintre de la ville, de la modernité, prend la vedette au Musée du Québec cet été. Laissez-vous séduire par ses œuvres superbes, aux couleurs riches et lumineuses et aux influences françaises.

Découvrez ce peintre montréalais qui, dès les années 1920, et ce, jusqu'à sa mort en 1967, a célébré avec brio la vie urbaine.

DU 16 JUIN
AU 3 OCTOBRE 1993

Horaires d'été: Tous les jours de 10h à 17h45, le mercredi de 10h à 21h45.



MUSÉE DU QUÉBEC

RENSEIGNEMENTS: (418) 643-2150

1, avenue Wolfe-Montcalm, Parc des Champs-de-Bataille, Québec • Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture du Québec.